

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

LES DANSES

(Deuxième partie)

Les danses que vous avez entrevues dans les cérémonies publiques, au théâtre & à la cour, ont été de tout temps imitées par le peuple, dans les réunions de famille & dans les fêtes que donnaient les particuliers. Elles n'avaient plus alors ni l'étendue ni la magnificence des ballets, & il semble qu'on ait voulu en les appelant *bals*, c'est-à-dire en réduisant le mot de moitié, indiquer qu'elles n'étaient que des ballets en raccourci.

La plupart des danses qui ont défrayé les fêtes de nos aïeux, pendant les trois derniers siècles, étaient des danses sérieuses. Le ton avait été donné par la cour, on s'y conformait religieusement. Avant de vous dire ce qu'a été chacune d'elles, je vous dois l'explication des mots *bal* & *ballet*. Le vieux verbe *baller*, qui signifie danser, chanter, se réjouir, était plus usité autrefois que danser : « Ils vont chantans par la ville, a dit Amyot, en ballant leur danse armée. » Les deux verbes marchaient souvent de compagnie : on lit dans Rabelais : « Il faist dancier, baller, voltiger, combattre, etc., » & dans La Fontaine : « Il sait danser, baller, faire des tours de toutes sortes. » — Or, ce verbe *baller* n'est pas un enfant du ha-

sard : il dérive de *balle*, & cela parce que le jeu de la balle ou de la paume était accompagné, au moyen âge, comme chez les Grecs, de danses et de chants. — *Ballet* est le substantif du verbe *baller* : de là sont sortis *bal*, *ballade* & *baladin*.

Dans le temps où les bals de salon étaient graves & consistaient en cérémonies, pas mesurés & belles attitudes, on les comprenait sous l'appellation *basses danses*, indiquant ainsi qu'on ne quittait pas la terre, & par opposition à la *haute danse* ou baladinage, celle où, s'élevant en l'air, on faisait force sauts, gambades et pirouettes.

Les danses que j'appellerai historiques, puisqu'elles ont complètement disparu, sont le *menuet* et la *sarabande*, la *pavane*, la *courante*, la *gaillarde*, la *chacone* & la *gavotte*.

Menuet veut dire *menu* : danser le menuet, c'était faire des pas menus. On était deux, de sexe différent, bien entendu ; on faisait d'abord des révérences, puis des pas tantôt en avant, tantôt en spirale, & quand, à un moment donné, le danseur & sa danseuse se trouvaient aux deux coins opposés de la salle, ils passaient l'un devant l'autre en décrivant chacun une espèce de Z ; ils pouvaient, selon leur ardeur ou leur goût pour les belles grâces, recommencer cinq ou six fois ces mêmes évolutions. Après quoi, le cavalier ôtait son chapeau & renouvelait, pour finir, ses révérences & ses salutations.

Dans un bal, il y a deux sortes de gens : les acteurs & les spectateurs ; or, ce serait une erreur de croire que ces derniers sont les moins occupés ; pour moi, non-seulement je suis de l'œil le plus grand nombre de couples possible, mais, en même temps, quand les renseignements me le permettent, je ne perds pas de vue les mamans de certaines danseuses ; il en est de si franchement enthousiastes, qu'elles marquent la mesure de la voix & du geste. Je lis leur légitime orgueil dans ces regards qui semblent retrouver en cette occasion toute la vivacité de la jeunesse, & je les entends distinctement se dire à elles-mêmes : « Comme Marie danse bien ! » — Je rends hommage, ainsi que vous le pouvez croire, à ce sentiment de naïve admiration pour des êtres que nous voulons voir aussi charmants qu'ils nous sont chers ; mais toujours alors ce passage de madame de Sévigné me revient à l'esprit :

« Vous souvient-il, ma fille, de ce menuet que vous dansiez si bien, & où vous arriviez si heureusement, & de ces autres créatures qui n'arrivaient que le lendemain ? » — Nul besoin de vous dire ce que pensaient, de leur côté, les mères de ces créatures si peu légères & si fort en retard.

Bien danser le menuet était, dans les deux derniers siècles, de la plus grande importance. Une élégante & noble simplicité en était le caractère essentiel, & n'atteignait pas là qui voulait. Les contemporains nous rapportent qu'au mariage du duc de Bourgogne, le duc de Chartres dansa le menuet & une sarabande de si bonne grâce avec madame la princesse de Conti qu'ils s'attirèrent l'admiration de toute la cour. Vous jugerez encore mieux, du reste, de la place considérable que le menuet occupait dans le monde quand je vous aurai dit que Don Juan d'Autriche, vice-roi des Pays-Bas, partit exprès, en poste, de Bruxelles, pour venir incognito le voir danser à Marguerite de Valois, réputée la meilleure danseuse de l'Europe.

La *sarabande* n'est qu'une variante du menuet ; elle était plus grave & plus lente. C'est le menuet espagnol (*zarabanda*). On m'a dit, mais rien ne m'autorise à le jurer, que ce nom lui venait de la première comédienne qui le dansa. L'air de la sarabande avait ceci de particulier, autrefois, qu'on le chantait avec des paroles au lieu de le jouer avec des instruments.

La danse de cour par excellence, celle qui semblait réservée, par ses allures nobles & hautaines, aux grandes dames & aux grands seigneurs, c'est la *pavane*. « Les chevaliers, dit un auteur du dix-huitième siècle, menaient la pavane sans quitter le harnais ni la cotte d'armes ; les hommes, à pied, approchant les femmes, tendaient les bras & les mantes, en faisant la roue comme les coqs d'Inde ou les paons. » — Le but, on le voit, était de faire la roue, & d'imiter de son mieux les attitudes & les manœuvres du paon. Les dames, pour cette danse altière, étaient en robes longues & traînan-

tes, chargées de broderies et de pierreries, & portaient même quelquefois sur la tête des couronnes qui marquaient leurs dignités ; les princes avaient de riches & grands manteaux, les magistrats de longues robes, & les simples gentilshommes étaient en cape et en épée. Cette danse ne consistait « pour les pas, disent les gens du métier, que dans un coulé et un marché ; mais pour la façon de se tenir, dans un certain air de hauteur & de dédain. »

— Le rôle que joue ici le paon (en latin *pavo*) ne laisse guère de doute sur l'origine du mot *pavane*, qui a bien pu être d'abord *pavone*. Ceux qui font venir cette danse de Padoue, voient dans *pavane* une contraction de *padavana*, padouane ; mais ils doivent se tromper deux fois : la pavane, d'une part, est espagnole, & l'on ne peut, d'autre part, la séparer du paon, dont elle n'est tout entière que la mise en scène.

Il est difficile de penser à la pavane sans se rappeler en même temps ces vers de Voltaire :

Si mes paons de leur beau plumage
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir nos jeunes seigneurs
Avec leur brillant étalage ;
Et mes coqs d'Inde sont l'image
De leurs pesants imitateurs.

Ce que la pavane nous a laissé de mieux, c'est le verbe réciproque *se pavaner*, marcher d'une manière superbe comme un paon qui fait la roue. Un auteur a risqué le substantif *pavanage*, mais il n'a pas eu d'imitateur.

A ces mêmes fêtes du mariage du duc de Bourgogne, dont je vous ai déjà parlé, le jeune couple ouvrit le bal par une *courante*. Ne vous alarmez pas du mot, il dit justement le contraire de ce qu'il veut dire. Loin de courir en dansant la courante, on marchait d'une manière aussi roide que lente. Cette danse n'avait été ainsi nommée qu'à cause des allées & des venues dont elle est plus remplie que toute autre. Ce mot faisait opposition à la pavane, où l'on tournait presque toujours sur la même place. Ainsi que dans le menuet, les danseurs de la courante se livraient aux nobles poses, aux révérences & aux belles attitudes ; mais, au lieu de se croiser pour former un Z, ils décrivaient en pas de courante une ellipse allongée.

Une danse que son nom désignait avec plus d'exactitude, c'est la *gaillarde*. Comme elle nous était venue de Rome, on l'avait appelée d'abord romanesque ; mais on éprouva le besoin, sans doute pour la distinguer des danses majestueuses, de lui donner un nom indiquant qu'elle était plus gaie, plus vive, moins grave que ses sœurs.

La *chacone* était moins une danse particulière qu'un finale de ballet. Bien qu'elle fût très en vogue au seizième siècle, c'est seulement en Espagne qu'elle avait le caractère d'une danse nationale. On s'est demandé si elle était née en Italie, comme le croit Rousseau, ou en Espagne, comme plu-

sieurs inclinent à le penser. Il y a version pour chacune de ces hypothèses : si la chacone est originaire d'Italie, son nom dérive de *ciaccona*, formé de *ceccone*, aveugle, parce que l'air de cette danse fut inventé, dit-on, par un aveugle ; si elle vient d'Espagne, c'est au mot *chacuna*, joli, gentil, qu'elle doit sa dénomination.

Sous Louis XIV, cette danse a donné son nom, pendant quelque temps, à un ruban de cou dont on laissait pendre les deux bouts sur le devant de la chemise. Un danseur de l'Opéra, nommé Pécourt, portait cette espèce de cravate en dansant la chacone, & la mode, qui moissonne dans tous les domaines, s'empara du même coup de la chose & du mot.

On se lasse de tout, même de glisser, de marcher & de prendre les plus nobles poses. Non qu'on voulût, après deux siècles sur le devant de la foire ; mais un peu d'agitation était devenue nécessaire. Les montagnards du pays de Gap, les gavots, montrèrent à la belle société qu'on peut danser, même le menuet, en s'élevant de terre, & la *gavotte*, introduite d'abord au théâtre ; puis à la cour, eut bientôt un immense succès. On cite un danseur de l'Opéra qui fit fortune en montrant la gavotte aux dilettanti parisiens. On cite aussi, comme ayant « fait fureur, » les airs de gavotte que composa Rameau.

La gavotte servit de transition entre les danses graves d'autrefois & les danses mouvementées d'aujourd'hui. Les Allemands nous apportèrent la *valse* & sa variante la *sauterie* ; puis la Pologne & la Bohême nous donnèrent la *polka*, la *mazurka*, la *redowa*, etc., & voilà comme quoi après s'être longtemps promené, le peuple des danseurs se mit chez nous à tourner. Valseurs & polkeurs ont comme la terre deux mouvements de rotation : l'un sur eux-mêmes & l'autre autour du lustre.

La seule des danses d'autrefois que nous n'ayons pas abandonnée, & qui reste encore la plus répandue dans tous les mondes, c'est la *contre-danse*, ainsi nommée de ce que chacun fait en sens contraire exactement ce que fait ou ce qu'a fait son vis-à-vis. Au dix-septième siècle, elle ne se dansait qu'à deux personnes ; mais, déjà, au dix-huitième, elle se composait de plusieurs couples se croisant, & l'usage était même de la danser après le menuet, comme étant plus gaie & occupant plus de monde. Elle était très en vogue sous l'Empire, & l'on en soignait beaucoup les pas : des danseurs de société se firent une réputation dans les salons par la manière dont ils les exécutaient. Il y a loin de cette époque à la nôtre : aujourd'hui, danseurs & danseuses indiquent à peine les pas, & l'art de bien danser n'a pas même fait place à un peu de bonne gaieté.

Une autre danse du même nom, venue d'Angleterre sous la Régence, était une ancienne danse rustique (*country-danse*, danse de campagne).

Dans les contre-danses anglaises, on était ordinairement sur deux lignes, les dames d'un côté, les cavaliers de l'autre, en aussi grand nombre qu'on le jugeait à propos. Le branle commençait par le cavalier & la dame qui formaient la tête de ces lignes ; les autres suivaient, & quand les premiers étaient revenus à leur place, la contre-danse était finie.

Parmi les danses de nos provinces, il faut noter, comme particulièrement caractéristiques, la *bourrée* d'Auvergne, la *farandole* du Languedoc, & les *branles*, soit de Bretagne, soit du Poitou.

La *bourrée*, avec sa dénomination expressive, était une danse rustique, née sur le sol de l'Auvergne, qui consistait en ce que les danseurs & les danseuses, placés sur deux lignes, s'avançaient & se reculaient : chaque danseur faisait ensuite tourner la danseuse qu'il avait en face de lui. On a dit, & je le crois sans peine, que les pauvres petits Savoyards, qui descendent de leurs montagnes pour venir gagner leur vie dans les villes, préférèrent le pain bis & la bourrée aux prétendues joies de la plaine. Ils restent toujours si doux & si vivaces les souvenirs d'enfance du pays !

Toute rustique qu'elle était, la bourrée eut ses jours de vogue dans le monde & à la cour : sous la Régence, on la dansait beaucoup.

Le nom même de la danse dans la langue provençale est *farandolo*. Cela dit assez que la farandole est la danse par excellence dans nos provinces méridionales. Danseurs & danseuses forment une chaîne en se tenant par la main ou avec des mouchoirs, puis la chaîne parcourt l'espace en faisant diverses figures qui consistent à réunir les bouts de la chaîne, à la faire passer sous un arc formé par les bras de plusieurs danseurs, & à danser en rond.

Les *branles* ont été fort en vogue au seizième & au dix-septième siècle. Celui du Poitou, le plus gai, se dansait en rond ; le branle de Bretagne était beaucoup moins vif. Il y en avait, du reste, de différentes espèces ; on cite, parmi les plus connus, le *branle des lavandières*, celui des *sabots*, celui de la *mountarde*, celui des *ermites*, celui du *bouquet* & celui de la *torche*.

Le branle du *bouquet* rappelle beaucoup la danse ou plutôt la ronde que nous nommons la *boulangère*. Voici la description consciencieuse que nous en a laissée Henri Estienne : « Un nombre de gentils-hommes & de dames, dansans à une danse qui s'appelle le branle du bouquet, un de ces gentils-hommes & une de ces dames, estant les premiers en la danse, laissent les autres (qui cependant continuent la danse), & se mettent dedans la dicte compagnie, vont baisans par ordre toutes les personnes qui y sont, à savoir le gentilhomme les dames, & la dame les gentilshommes. Puis ayant achevé leurs baisemens, au lieu qu'ils estoient les premiers en la danse, se mettent les derniers. Et cette façon de faire se continue par le gentil-

homme & la dame qui sont les plus prochains, jusques à ce qu'on vienne aux derniers. »

Le *branle des torches* était réservé aux grands seigneurs; on tenait devant eux plusieurs torches allumées. De tous les privilèges acquis jadis aux princes & seigneurs, ce n'est certes pas celui-là que j'eusse revendiqué. Il paraît que quand l'empereur Sigismond vint voir le duc de Bourgogne, on porta devant lui, pendant qu'il dansait, deux torches allumées.

Ce que nous appelons le *cotillon* est une sorte de branle. Les petites actions, plus ou moins ridicules, qui interrompaient la danse autrefois, telles que ramasser un chapeau avec les dents sans le secours des mains, ou allumer un papier attaché au dos de quelqu'un qui remue sans cesse, sont remplacées, aujourd'hui, par les bouquets, les drapeaux, les pétards & mille autres petits agréments.

La plupart des danses étrangères portent avec elles leur acte de naissance. Il n'est pas nécessaire de vous dire d'où viennent l'*allemande*, la *cosaque* ou la *cracovienne*. Une seule, originaire d'Écosse, & dansée beaucoup par nos pères, mérite une mention spéciale, c'est la *gigue*. D'où vient ce nom? — Un ancien instrument de musique à cordes s'appelle *gigue*. Or, si, dans l'origine, on a joué l'air sur cet instrument, le nom peut avoir été transmis à la danse. On me répondra que *gigue*, comme *gigot*, se dit vulgairement de la jambe, & que *giguer* ou *gigoter*, c'est danser; mais la jambe elle-même n'a peut-être été appelée *gigue* qu'à cause de sa ressemblance de forme avec l'instrument en question, & cela nous ramène à notre point de départ. — Au seizième siècle, une espèce de gigue d'un mouvement très-vif se nommait *canaries*; cela voulait dire vraisemblablement qu'on imitait, en dansant cette gigue, les sauvages des îles Canaries, car le cavalier & sa dame, après s'être séparés, sautaient tour à tour l'un devant l'autre, en affectant les poses & les gestes étranges des sauvages.

Quant aux danses du terroir espagnol, telles que le *bolero*, la *cachucha*, le *fandango*, elles n'ont pas pénétré dans nos mœurs & n'ont eu en aucun temps droit de cité parmi nous. Pour elles, il y a toujours des Pyrénées. Elles n'ont paru en France qu'accidentellement, sur le théâtre ou dans des circonstances exceptionnelles. Ceux qui ont eu l'heureuse fortune de voir danser mademoiselle Fanny Essler, à l'Opéra, diront tout ce qu'il y a de grâce, de vivacité, de séduction dans la *cachucha*. Et puis, peu de danses, en Espagne, s'exécutent sans castagnettes; les Espagnols s'en servent

avec beaucoup de justesse & de légèreté pour animer les mouvements & marquer la mesure. Ces instruments de musique primitive, qui se composent, vous le savez, de deux petites écailles creuses, en ivoire ou en bois, jointes par un cordon & attachées aux poignets, doivent leur nom espagnol (*castagnetas*) à leur ressemblance avec des coquilles de châtaignes (le mot latin de la châtaigne est *castanea*). — La danse essentiellement nationale de la Péninsule est le *fandango*: aussi ancienne que la langue espagnole elle-même, on peut dire qu'à quelques variantes près, cette danse joue un rôle également important dans toutes les classes de la société.

Si maintenant je vous disais que le *ficflac* est un pas ou entrechat qui imite le mouvement du fouet frappant l'air à droite & à gauche; qu'on semble faire avec les jambes dans la *tricotée* ce que font les longues aiguilles pour produire les mailles du tricot; qu'il faut pour exécuter une *volte*, tourner beaucoup sur soi-même & puis bondir en l'air; que la *boutade* était le nom d'un petit ballet qu'on paraissait exécuter impromptu; que le *tambourin*, très à la mode au dernier siècle, se dansait au son du tambourin & du galoubet, & que le *rigaudon* a peut-être eu pour inventeur un maître à danser nommé Rigaud, — vous pourriez me répondre que tout cela n'a pour vous qu'un intérêt secondaire, & comme c'est là aussi mon sentiment, je marque un point, & je m'arrête.

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

NOTA. — Un bon chanoine de Langres, Jehan Tabourot, écrivit, à la fin du seizième siècle, un traité de chorégraphie en forme de dialogue, « par lequel toutes personnes peuvent facilement apprendre l'honneste exercice des danses. »

Je ne vous renvoie pas à cet ouvrage qui, aujourd'hui, vous enseignerait peu de choses; mais je veux vous redire le bon & naïf conseil que l'auteur donne à son disciple, après l'avoir suffisamment pourvu de science chorégraphique :

« Pratiquez les danses honnêtement & vous rendez compagnon des planètes, lesquelles dansent naturellement, & de ces nymphes que monsieur Varron dit avoir vues en Lydie sortir d'un estang, danser, puis rentrer dedans leur estang; — & quand vous aurez dansé, rentrez dedans le grand estang de votre étude pour y profiter, comme je prie Dieu qu'il vous en donne la grâce. »

CHARLES ROZAN.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

NOTRE ENNEMI LE LUXE

Ce livre a paru il y a près de deux ans, & Dieu sait si ces deux années se sont chargées d'en justifier le titre. Quel ennemi, en effet, que ce luxe qui a désorganisé la société française en créant, en bas, l'implacable envie aux appétits féroces; en haut, la mollesse, l'inaptitude aux sentiments élevés, la froideur glaciale pour tout ce qui n'est pas bien-être, faste & confort ! Dans la terrible guerre que la France vient de traverser, ce sont les pays, ce sont les familles que le luxe n'a point corrompus, qui ont donné le sang & le dévouement; les héros sont venus de la stoïque Bretagne, de l'austère Poitou, de la pauvre Vendée; ils sont sortis, ou de ces familles de paysans exercés aux plus rudes travaux, ou de ces familles nobles dont la fierté héréditaire dédaigne l'argent & les affaires. Les gens de plaisir & de luxe ont donné des soldats qui ont fait leur devoir, mais les grands dévouements, les immolations volontaires sont venus d'ailleurs. Donc le luxe, l'argent, les jouissances ne sont pas une grande école de patriotisme.

Le livre dont nous voulons parler l'avait prédit. Après avoir rappelé les cités & les peuples de l'antiquité que le luxe a mis au sépulcre, il dit : « L'amour saint de la patrie, qui emporte avec lui le désintéressement & le sacrifice dans ce qu'ils ont de plus rigoureux & de plus absolu, ne peut subsister dans une nation corrompue par l'abus de la richesse. Ce qu'il faut à l'homme amolli par le luxe, c'est que rien ne vienne troubler ses jouissances. Peu lui importe que la patrie soit en danger, que l'ennemi menace nos frontières, que l'honneur national exige des sacrifices ! il est devenu aussi étranger à la patrie qu'à ses semblables... » Ceci ne s'est-il pas vérifié pour notre malheureuse armée, alors que sa marche dans l'Argonne était empêchée & retardée par les fourgons de la cour, & que les voitures renfermant la glace & les homards entravaient la voie où devaient rouler les canons?... Hélas !

Et les femmes, sont-elles innocentes de ce luxe

qui avait gagné jusqu'à ceux qui portent l'épée, jusqu'à ceux qui portent la simarre ? Non, assurément. Elles ont introduit le faste dans leurs demeures, dans leurs toilettes sans cesse renouvelées, dans l'éducation de leurs enfants même, dressés, au sortir du berceau, à la coquetterie, à la gourmandise, à l'orgueil. Les jeunes filles ne sont pas à l'abri de la contagion; exceptons toutefois les familles chrétiennes qui ont puisé dans leur foi une règle invariable de conduite; là, & là seulement règnent le devoir, le respect des parents, la simplicité, la pureté des mœurs & des sentiments. L'auteur, après avoir décrit en connaisseur les coupables fantaisies du luxe, en montre aussi les conséquences : le patriotisme éteint, la famille divisée, les fortunes ordinaires compromises ou anéanties, la probité tentée par l'agiotage, le mariage devenu rare, les mœurs devenues scandaleuses. Ces tableaux sont tracés avec vigueur; chaque classe de la société a son chapitre particulier qu'elle peut s'appliquer pour en tirer profit; c'est un livre que les pères de famille, que les femmes ayant charge d'âmes liront avec fruit; il n'est pas fait pour les jeunes filles; les excès qu'il signale ne doivent pas être mis sous leurs yeux; mais elles, qui sont l'avenir, elles qui sont l'espérance pourront, en embrassant une vie sérieuse qui est aussi une vie heureuse, contribuer puissamment à cette régénération sans laquelle la société française périra à jamais. Que les jeunes filles simples & pieuses fassent des épouses dévouées, des mères instruites & sévères, & la France pourra être encore la tête des nations. Pour que cela soit, il faut à la génération future deux notions absentes depuis longtemps & que l'homme n'apprend que sur les genoux de sa mère : Dieu & le devoir (1).

(1) Paris, chez Furne, rue Saint-André-des-Arts, 45.
— Un gros volume, prix : 3 francs.

HITOIRE INTIME

PAR MADEMOISELLE ZÉNAÏDE FLEURIOT

La guerre a retenti dans toutes les existences; elle a suspendu les relations, elle trouble jusqu'aux plus petits accessoires des plus modestes publications. Notre bibliographie s'en ressent, elle pour laquelle nous cherchions tous les mois les ouvrages les plus nouveaux, les travaux d'histoire, les livres de piété & de morale, les honêtes romans, tout ce que nous pouvions saisir dans la grande librairie française; elle voit ses colonnes vides aujourd'hui. Depuis huit mois, il n'a paru que des pamphlets, les uns consacrés à la guerre, les autres à la politique, & il faut chercher parmi les publications de l'an passé pour vous indiquer

une lecture attrayante. Ce volume est signé d'un nom familier & aimé, & *l'Histoire intime* est un des bons livres de l'auteur, qui compte déjà un grand catalogue de succès.

Il est difficile d'analyser une histoire qui se passe tout entière dans le fond d'un cœur. Espérances, déceptions, luttas, tristesses, épreuves de fortune & d'affection, horizons nouveaux, bonheur tempéré au midi de la vie qui ne ressemble pas aux feux de l'aurore, telle est l'histoire d'Alix; elle apparaît, comme dans tous les romans de mademoiselle Fleuriot, entourée de nombreuses figures, bien esquissées, pour la plupart, mais qui ont le tort d'égaler l'attention du lecteur dans un dédale de noms propres & d'aventures étrangères à l'intérêt principal. Et ce serait dommage, car Alix est charmante, & nous la recommandons vivement à celles qui nous lisent.

UNE FONDATRICE

« Les Religieuses Auxiliatrices des Ames du Purgatoire recommandant à vos prières l'âme de leur chère Mère Fondatrice, EUGÉNIE SMET, dite en Religion MARIE DE LA PROVIDENCE, Supérieure Générale de la Société, décédée le 7 Février 1871, munie des Sacraments de notre Mère la sainte Église.

» Elle était âgée de quarante-cinq ans & avait quinze ans de Profession.

» *Requiescat in pace.* »

En lisant ce pieux message, le nom de cette Mère, de cette Fondatrice, le nom de Marie de la Providence évoque soudain en nous le souvenir de la plus aimable des jeunes filles. Charmante, riante, animée, nous la revoyons, cette sainte Eugénie, avec ce visage séduisant, ce beau regard spirituel & vif, où l'ingénuité de l'enfance s'unissait à une pénétration rare; nous la revoyons telle qu'elle était à vingt ans, alors qu'elle faisait le charme de sa famille & la joie de ses amies. Son caractère gai & résolu s'alliait très-bien avec l'ardeur & les convictions de son âme : elle aimait Dieu, elle aimait les pauvres, elle aimait la sainte

Église avec le même entrain que d'autres jeunes filles apportent aux plaisirs & à la toilette. Le monde l'aurait attirée peut-être, elle avait tout ce qu'il fallait pour plaire; mais l'amour passionné de Dieu prévalut dans son cœur; toute jeune, elle se décida & donna ses affections à Celui qui ne change ni ne trompe jamais. Le but de sa vie était bien arrêté; elle voulait aimer & servir Dieu, mais sa vocation positive ne se dessinait pas nette à ses yeux, & en attendant cet appel direct, auquel les âmes élues ne résistent pas, elle se prêtait au bien sous toutes ses formes. Elle quêta pour les pauvres de son cher village de Lool, pour les vitraux d'une église de Lille, pour les œuvres prochaines, pour les œuvres lointaines; elle quêta avec une bonne grâce & une hardiesse naïve qu'on ne peut oublier; elle s'occupait du Mois de Marie dans sa paroisse; elle organisait l'œuvre de la Sainte Enfance, & surtout, mue par un attrait irrésistible, elle pria, elle sollicitait des prières pour les âmes du Purgatoire. Le délaissement & les souffrances des trépassés avaient été, dès son enfance, une de ses plus habituelles pensées; & peu à peu, goutte à goutte, l'idée d'une fondation large & durable, d'une aide constante, puissante, prêtée aux

défunts, naquit en elle. Ce projet, vague & confus d'abord, prit des formes déterminées; elle vit son avenir clairement, & quoique la pensée de quitter ses parents & ses sœurs déchirât son cœur, elle fit, avec un courage admirable, ce premier sacrifice aux âmes qu'elle voulait soulager. Un mot du curé d'Ars l'avait encouragée; elle s'appuyait sur la Providence, pour laquelle elle éprouvait une si tendre confiance; & ce fut ainsi, sans secours humain, qu'elle osa commencer son entreprise. Elle quitta le Nord en 1855, avec deux ou trois compagnes, & partit pour Paris, où l'attendaient beaucoup de rebuts, de difficultés & d'épreuves. Elle & ses filles vécurent pauvres, & du travail de leurs mains, jusqu'au moment où monsieur l'abbé Gabriel, curé de Saint-Méry, & monseigneur Sibours s'intéressèrent à elles. Eugénie donna une maison, & sous une direction éclairée, elle traça le règlement de la communauté, & fit, avec ses filles, son noviciat & ses premiers vœux. Tout le but de la congrégation nouvelle est tracé dans ces paroles gravées sur la croix que portent les Religieuses Auxiliatrices : *Prier, agir, souffrir pour les âmes du Purgatoire*. Elles priaient & elles voulaient, de plus, agir & s'immoler pour les âmes encore exilées du ciel.

Elles choisirent donc, dans le vaste champ de la charité, leur œuvre de miséricorde corporelle, la visite & le soin aux malades, & s'attachèrent exclusivement à ces pauvres des classes moyennes, pauvres honteux & souvent délaissés, qui ne peuvent ou ne veulent pas profiter des secours des hôpitaux, & qui n'ont pas assez de ressources pour payer des soins intelligents. La ville de Paris offre un grand nombre de ces existences difficiles, non classées dans les budgets de la charité publique, & où de grandes privations sont dévorées en silence, sans attirer même le regard compatissant des voisins. Les Dames Auxiliatrices les cherchèrent & apportèrent dans ces pauvres ménages, au lit de ces mères de familles, qui ne voulaient pas quitter leurs enfants, des soins du jour & de la nuit, un dévouement admirable & délicat : elles sont à la fois gardes, servantes & bienfaitrices; elles apportent, avec les secours matériels, avec le pain, le vin, les remèdes, le secours spirituel, la parole du cœur inspirée par Dieu. Et pour leur rendre ce ministère plus facile, la Mère Marie de la Providence régla qu'elle & ses compagnes n'auraient d'autre costume qu'un vêtement de deuil — robe, châle, chapeau & voile noirs — rien qui attire les yeux : la Religieuse Auxiliatrice est une dame en deuil, qui va voir ses pauvres & qui glisse inaperçue dans la foule.

Dans l'admirable plan conçu par la Mère Marie de la Providence, elle & ses religieuses doivent

suppléer au bien que les âmes souffrantes n'avaient pas accompli : elles prient, parce que les trépassés n'ont pas assez prié; elles travaillent dans la vigne du Seigneur pour réparer les bonnes œuvres omises ou faites négligemment; elles souffrent, elles s'immolent en supplément de ce qui a manqué à la pénitence. En un mot, elles vivent pour les morts, elles meurent à elles-mêmes pour leur acheter l'éternelle vie. Faut-il s'étonner du succès de cette fondation, qui s'adresse à ce qu'il y a de plus tendre & de plus intime dans la nature humaine?

La communauté était donc fondée : elle avait une règle, un but, un costume, une maison, & bientôt elle eut de nombreuses aspirantes. La Providence, qui pourvoyait avec le soin le plus aimable aux besoins de chaque jour, pourvoyait aussi à l'avenir de l'œuvre : de toutes parts se manifestaient des vocations solides, admirables, & qui, dans les années suivantes, constituèrent de féconds essais, envolés de la ruche-mère. Nantes, Shang-Haï, Bruxelles ont accueilli tour à tour les filles d'Eugénie. Pour elle, humble & satisfaite, elle voyait grandir cette œuvre, née dans son cœur, & elle en payait les succès, ainsi que le saint curé d'Ars le lui avait prédit, par d'incessantes souffrances. Et plus elle souffrait, plus sa fondation grandissait, plus ces âmes qu'elle chérissait recevaient de secours, de prières & de pieuses immolations. Sa vie se consuma ainsi; une meilleure vie l'attirait, & les affections si tendres dont elle était environnée, ne purent la retenir. Elle alla rejoindre ses amis de l'autre monde, laissant à ceux qui l'ont connue ici-bas une image ineffaçable, à laquelle on serait tenté d'appliquer les paroles de saint Paul : *La bonté nous est apparue*. Cette bonté, si marquée en elle, était un faible reflet de l'éternel amour vers lequel elle aspirait & où elle est plongée à jamais. Elle a été trouvée fidèle, & en pensant à elle, ces belles paroles du Père Lacordaire reviennent à la mémoire : « *Toute* » *âme est vicairie de Jésus-Christ pour travailler* » *par le sacrifice de soi-même à la rédemption de* » *l'humanité. Dans le plan de cette grande œuvre,* » *chacun a une place éternellement marquée, qu'il* » *est libre d'accepter ou de refuser...* » Eugénie a compris le plan divin en ce qu'il la regardait, elle a accepté le sacrifice, elle a donné tout ce qu'elle avait, liberté, intelligence, volonté, à une œuvre de charité sublime, celle qui s'attache à ceux qui ne sont plus; elle a affirmé de toute sa force une des vérités les plus sévères & les plus consolantes à la fois du christianisme, & le Dieu qui aime les cœurs dévoués & immolés lui a réservé une grande récompense.

M. BOURDON.

LA LÉGENDE DU LAC BLEU

C'ÉTAIT il y a bien des siècles.
Non loin de l'une des chaînes Pyrénéennes, et à quelques centaines de pas d'une assez vaste étendue d'eau, le lac Bleu, s'élevait un vieux manoir fortifié.

Il était habité par le comte de Pardailhac, seigneur puissant & redouté, qui eût, par son air sombre, inspiré dans les alentours une véritable terreur sans la présence de sa jeune femme, la comtesse Hélène, & de son fils, le petit Pierre, deux créatures bénies, devenues peu à peu les idoles du pays.

Au physique comme au moral, Pierre était le portrait de sa mère : mêmes grands yeux bleus, même chevelure moirée aux teintes d'or, même physionomie angélique.

Pierre aimait sa mère autant qu'un petit cœur généreux & bon déjà, peut aimer la générosité & la bonté. Là où elle était, on le voyait bientôt paraître, & de ce qui se disait alors, il n'entendait que les paroles maternelles.

Tout enfant encore, pour bégayer sa prière, il s'agenouillait invariablement en face de la noble dame. Un jour que, par un mouvement machinal, celle-ci avait changé de place, il se retourna sans s'interrompre dans son invocation sainte, mais de façon à se retrouver devant la comtesse.

« Pourquoi vous déranger ainsi en priant ? lui demanda le comte de Pardailhac, témoin de cette scène muette, & dont le sourcil noir s'était froncé soudain.

— C'est que ma mère me représente la sainte de la chapelle ; je la regarde afin de mieux prier, » répondit simplement l'enfant.

Cette naïve réponse déplut au châtelain. Il sortit après avoir murmuré sourdement :

« Malheur à qui me supplante auprès des miens ! »

Une pâleur subite couvrit le front de la comtesse à cette exclamation. Ce n'était pas, hélas ! elle le savait, le sentiment paternel qui faisait parler ainsi son époux, mais il eût voulu inspirer à sa descendance l'admiration que savent seuls inspirer les héros !

Jusque-là il n'en était rien avec Pierre, qui ne témoignait au comte, son père, qu'un respect mêlé de terreur. A sa mère seule appartenait toute son admiration, toute sa tendresse.

Dans son abnégation de chrétienne, la comtesse répétait souvent à son fils :

« Après Dieu, vous devez avant tout aimer votre père, qui est un noble, puissant & vaillant seigneur.

— Mais avant mon père, qui est un homme, je dois aimer ma mère qui est une sainte, » répondait Pierre, dont les paroles n'eussent pas plus changé que la conviction en face même des plus cruelles menaces.

Témoin de cet amour filial dont il ne lui revenait qu'un pâle reflet, le comte de Pardailhac devenait de jour en jour plus sombre et plus haineux. S'il eût fallu à son âme, abîmé d'ambition, le prestige d'une couronne & d'un sceptre ; à son cœur, abîmé de despotisme & de tyrannie, il eût fallu également la suprématie sur les siens.

Ces hautaines exigences, ces luttes intérieures entre des instincts mauvais, allumaient parfois ses yeux d'un éclair sinistre. Alors l'enfant s'éloignait encore de lui pour se rapprocher de sa mère.

Un soir, que, sur un mot brusque du comte, le petit Pierre s'était réfugié dans les bras de la comtesse, celle-ci comprit au regard de son époux qu'elle était l'objet d'une haine irrévocable.

Pressentant un malheur, elle joignit les mains, priant Dieu de lui venir en aide ; puis, se dirigeant aussitôt vers le comte, avec un air de soumission et d'humilité qui eût touché un cœur moins dur :

« Seigneur, lui dit-elle, votre fils a pour vous toute la vénération que peut contenir un cœur d'enfant, peu dégagé encore de la timidité & de la crainte. En grandissant, il prendra la force de vous regarder en face ; alors nul ne lui semblera plus grand ni plus glorieux que vous.

— Mais aujourd'hui, c'est vous qu'il regarde & qu'il vénère, prononga le comte du ton qu'il eût pris pour dicter un arrêt.

Les mois, les années s'écoulaient.

Pierre venait d'atteindre ses douze ans, & sa timidité première avait fait place à la jeune hardiesse du lionceau qui doit un jour se faire lion.

Le temps était venu où l'enfant ne demandait plus aide à sa mère, mais où déjà il songeait à lui prêter son appui.

Cette tendresse sacrée unissant deux âmes nobles & généreuses, cette paix de l'âme se reflétant sur deux fronts angéliques, irritaient de plus en plus le comte, auquel Dieu avait refusé, dans son courroux peut-être, les sentiments de l'époux & du père.

Un soir que le ciel resplendissait d'étoiles, le seigneur de Pardailhac invita la comtesse à monter dans sa yole, qui rasait le lac Bleu avec la légèreté de l'hirondelle.

Toujours empressée d'obéir, la comtesse se rendit à son invitation, & Pierre suivit sa mère en dépit d'un malaise étrange.

Bientôt ils furent dans la yole, qui se mit à glisser, creusant sans bruit dans l'onde tranquille un sillon qu'argentait la lune.

Qui ne le connaît ce beau lac Bleu, renvoyant au ciel son azur & ses profondeurs?... On dirait d'un morceau du firmament enchâssé dans un coin de ce paysage splendide. De son rivage vert & fleuri, s'élèvent de place en place de grands arbres séculaires qui y baignent leurs racines & y projettent leurs ombres.

Et la yole glissait toujours sur les ondes qui renvoyaient aux astres leur propre reflet. Les arbres se balançaient sous la brise, comme de grands éventails doucement agités. On eût dit qu'ils saluaient en silence la promenade nocturne des suzerains.

Les fleurs, elles aussi, inclinaient leur tête, enveloppant, comme l'encensoir, ce qu'elles ont de meilleur : leur parfum ! Enfin, les poétiques & insaisissables bruits du soir berçaient doucement la pensée.

« Quelle harmonie ! » murmura la comtesse en levant vers le ciel son beau regard attendri.

D'habitude, ses paroles avaient un écho : la voix de Pierre. Cette fois, l'enfant ne répondit pas ; il venait de s'endormir.

Mais si la douce voix de son fils restait muette, une voix dure, s'éleva tout près de la comtesse, qui tressaillit en s'apercevant que son époux s'était rapproché d'elle.

« Madame, prononça ce dernier d'un ton inflexible, je vous hais autant que cet enfant vous vénère. Il ne voit que vous ! »

La comtesse Hélène avait déjà surmonté sa première surprise. Fixant sur le comte un regard profond & limpide comme le ciel qui leur servait de dôme, elle répondit d'une voix douce mais ferme :

« Seigneur, le cœur n'a pas de fond, l'amour filial pas de limites... Votre fils peut vous aimer autant qu'il m'aime, sans rien me retirer de sa tendresse... »

— Et que faites-vous pour vous faire ainsi vénérer, madame ? » demanda-t-il d'un ton sarcastique.

Elle reprit, toujours plus douce & plus ferme

« Seigneur, deux natures en nous se combattent : celle des sentiments nobles, & celle des instincts mauvais ; celle de l'ange & celle de la créature pétrie d'argile... l'ange doit rester le plus fort & dompter les instincts de l'homme... Laissez triompher en vous ce qui vous vient de Dieu ; votre fils vous vénérera, car il est la bénédiction que Dieu vous garde. »

Le comte la considérait d'un air menaçant.

« Si l'ange qui est en vous ne doit rien subir des terreurs de la faiblesse humaine, répondit-il enfin, vous jetteriez-vous dans cette onde bleue pour n'y pas voir précipiter votre fils ? »

— Hélas ! hélas ! seigneur, je ne crains rien de l'onde ni de la mort ; ce que je redoute, ce sont les instincts mauvais qui peuvent entraîner l'homme au crime.

— L'enfant dort, reprit d'un ton plus dur & plus inflexible encore le sire de Pardailhac ; ce soir il ne se réveillera pas au premier son de votre voix. Si vous ne vous jetez dans l'onde, il y va tomber lui-même, & je n'aurai plus à le voir vous honorer & me fuir.

— Je ne crains pas la mort, répéta la comtesse, grave & sévère cette fois ; mais sans sa mère, que voulez-vous qu'un enfant devienne ?

— Ne lui restera-t-il pas un père ? » demanda le terrible comte.

La comtesse se sentit irrévocablement condamnée.

« Que Dieu vous éclaire donc, seigneur, dit elle, & vous inspire le bien à l'égard du fils qu'il vous abandonne... Éteignez en votre cœur toute haine, comme je vais éteindre en moi la vie pour sauver celle de mon enfant ; donnez-moi votre parole que vous vous ferez digne du saint titre de père, & je prierai Dieu de vous pardonner... sinon, redoutez la mort ! »

— Une menace !... vociféra le maudit.

— Une menace ! affirma la comtesse, tandis que son front s'éclairait des pâles rayons de la lune. L'âme de la morte viendrait reprendre son fils au père indigne. »

Furieux devant cette force & cette sérénité supérieures, le sire de Pardailhac avait saisi Pierre dans ses bras comme pour le suspendre au-dessus de l'abîme. Étendant aussitôt la main, afin de bénir cet enfant endormi, la comtesse éleva vers le ciel son visage transfiguré par la foi, & murmura :

« Bonne Vierge, c'est à vous qu'échoit le fils de la morte ! »

Un bruit se fit alors entendre, bruit si léger que l'on n'eût jamais cru qu'une créature humaine venait d'être engloutie dans le lac. La forme aérienne ou les ailes d'un ange effleurant l'onde, eussent tout au plus donné lieu à ce doux murmure de l'eau qui s'était entrouverte puis refermée sur la comtesse Hélène, avec un bruissement de caresses.

Quand Pierre se réveilla, la yole abordait doucement au rivage.

« Où est ma vénérée mère ? s'écria-t-il en se voyant seul avec le sire de Pardailhac.

— Hélas ! mon fils, priez pour elle !... Elle s'est laissée choir dans le lac, & l'onde perfide lui sert à jamais de linceul. »

C'était la première fois que le comte nommait si tendrement Pierre « son fils ; » mais l'enfant, dont l'âme restait unie à l'âme de la morte par un lien mystérieux, eut l'intuition de ce qui s'était passé.

Aussitôt son regard se reporta vers le ciel & parut chercher dans l'espace quelque apparition attendue ; puis il murmura :

« Mère, je ne puis te venger... & ne commettrai pas le crime de disposer de ma propre vie... mais appelle-moi vers toi, je suis prêt à te rejoindre. »

III

Pierre grandissait. C'était maintenant un adolescent ; mais il était resté pieusement attaché au culte qu'il avait voué à sa mère.

Vainement le sire de Pardailhac s'était efforcé de l'entraîner vers lui par les tentations de l'orgueil & de l'ambition ; ni l'orgueil ni l'ambition n'avaient trouvé d'écho dans l'âme du jeune homme.

Toujours respectueux mais presque muet pour son père, Pierre n'avait jamais manqué un seul jour, depuis la nuit fatale, son pèlerinage au lac Bleu, & le sire de Pardailhac avait retrouvé, pour la mémoire triomphante de la comtesse morte, la haine jalouse qu'il avait jadis vouée à la comtesse vivante.

Un jour que ce dernier avait osé injurier hautement cette mémoire sainte, son fils Pierre se dirigea vers les eaux tranquilles du lac Bleu & pria sur le rivage avec une telle ardeur, que l'on vit, comme réponse à cette invocation, une légère vapeur s'allonger au-dessus de l'onde & y dessiner vaguement la forme svelte d'une femme.

Bourrelé de remords, furieux de jalousie & de haine, en proie aux tourments anticipés de l'enfer, le sire de Pardailhac voulut tenter un effort déses-

péré pour arracher son fils à l'influence mystique qui le dominait. Courant au rivage & saisissant Pierre avec la rage d'un milan qui se précipite sur sa proie, il prononça des paroles menaçantes contre ceux qui ne peuvent tenter les honneurs, la fortune & la puissance de ce monde.

Mais Pierre ne semblait ni le voir ni l'entendre ; du côté de la tentation & du mal ses yeux & ses oreilles devaient être à jamais fermés.

En revanche, son regard suivait une vision dans l'espace. Penché vers l'abîme, on eût dit qu'une mystérieuse attraction l'y attirait invinciblement.

« Malheureux ! n'entends-tu pas, ne vois-tu pas ton père ? criait le comte ; ton père qui veut t'arracher à ta folie pour te mener aux choses enviées de ce monde... à la richesse, à la domination, au triomphe.

— Mère, je te vois !... » exclama Pierre entraîné dans une sorte d'extase.

Tendant alors les bras vers un point de l'espace, il murmura je ne sais quelle supplication.

La vaporeuse forme de tout à l'heure s'élevait de nouveau du sein de l'onde, tandis que du lac même jaillissait une lueur phosphorescente telle que les alentours s'en trouvèrent subitement éclairés & se détachèrent en relief sur l'horizon sombre.

Pierre s'était avancé d'un pas, & ne semblait plus appartenir à la terre. Une dernière fois, l'homme à l'esprit pervers & tentateur voulut le retenir, mais ses bras ne rencontrèrent plus que le vide, tandis que le léger bruit de caresses rendu par l'onde, rappelait au mécréant l'instant où la comtesse Hélène s'était ensevelie dans l'élément mobile.

Pierre venait de disparaître.

Une vocifération de haine & de défi s'échappa des lèvres du sire de Pardailhac. La morte avait exécuté sa menace. Elle avait repris son fils.

Redevenu limpide & calme, le lac semblait alors plus bleu que jamais.

Le corps de Pierre ne reparut jamais, & le sire de Pardailhac le fit vainement rechercher dans le lac.

Peu de temps après, ce dernier mourait en proie aux souffrances d'un damné & son manoir tombait en ruines.

Quant au lac Bleu, depuis ce jour, le rivage en est presque toujours désert, & nul ne s'en approche qui a la conscience lourde & ne sent pas en lui l'ange triompher des mauvais instincts de l'homme.

ÉLISABETH DORÉ.

LE MÉNAGE D'HENRIETTE

(SUITE.)

III

CE QU'ON NOMME UNE PARTIE DE PLAISIR

L'HIVER est la saison des projets & des désirs. Auprès du foyer on souhaite les champs & les forêts, si tristement représentés par les fagots & les bûches; à la lueur de la lampe, on aspire aux longs jours, aux brillantes soirées illuminées par les feux du couchant; reclus dans la maison, on fait des plans de voyages, on voit en imagination la mer & les montagnes; on parcourt le pays des rêves, avant que de voyager sur les ailes de la vapeur; plus on est enchaîné, plus on dévore l'espace. Les médiocres positions ont des projets en harmonie avec leur fortune; on ne désire ni l'Orient, ni l'Écosse, ni le Rhin, si cher autrefois, aujourd'hui détesté; à mi-côte les aspirations modestes demandent, au lieu des noms célèbres & des vastes horizons, un peu de verdure, un jour de liberté. Et puis, la Pentecôte venue, l'aubépine fleurissant aux haies & les lilas au jardin, on va voir si la campagne est aussi charmante qu'on l'avait rêvée un jour de neige; & une caravane d'amis, de parents, part à la découverte de quelque point de vue, de quelque imposante ruine & va manger sur l'herbe de mai le dîner dont le menu fut projeté en décembre.

Nous l'avons dit, les environs de Lille ne sont pas pittoresques; Salvator Rosa n'y trouverait pas de sublimes solitudes, ni Ruysdaël des riantes herbages; la Révolution y a fait beaucoup de ruines, mais l'industrie, femme d'ordre & de ménage, les a balayées; les chalets féodaux, les antiques monastères ont disparu du sol; des quatre abbayes qui gardaient les points cardinaux de Lille, Cisoing, Marquette & Phalempin, ces fondations d'un duc de Frioul, d'une comtesse de Flandre & d'un vaillant châtelain n'existent plus qu'à l'état de souvenir; Loos est une maison centrale, la mémoire de saint Bernard ne l'a point gardée de cet outrage; il est vrai que Clairvaux a subi le même sort. A défaut d'autres paysages, les Lillois errent

volontiers au bord de l'Arbonnoise, où ils vont demander aux bois de Phalempin des ombrages, des chants d'oiseaux & ce repos profond que les villes vouées au commerce ne connaissent plus. Ces innocents désirs avaient couvé tout l'hiver au foyer d'Henriette, & le printemps venu, on allait les réaliser.

Le lundi de la Pentecôte, un grand char-à-bancs, arrêté rue d'Ypres, recevait un nombreux essaim de jeunes filles en robes couleur du temps, gaies & brillantes; des pères, des mères, des frères les accompagnaient, tous en belle humeur, comme des gens qui ont gagné par une longue attente un petit plaisir permis. C'étaient les deux familles d'Henriette & de son mari qui s'en allaient en partie de campagne dans les bois de Phalempin. La voiture, déjà aux trois quarts remplie, s'avança au trot de deux bons chevaux & s'arrêta à la maison de madame Lethiers. Elle était prête; ses deux filles, fraîches comme des églantines & coquettement parées, attendaient à la fenêtre & poussaient des cris de joie à la vue du char-à-banc.

« Voilà bonne maman! & nos tantes & mon oncle Richard! ils sont tous là!

— Vite, maman! descendons!

— Un instant, » répondit Henriette.

Elle passa dans la chambre voisine; son mari, en robe de chambre, le cigare aux lèvres, écrivait une lettre.

« Tu n'es pas prêt, dit-elle d'un ton désolé. Et maman, & nos cousines, & ton frère sont en bas!

— Tu partiras sans moi, minette; j'ai deux ou trois lettres à expédier. Je prendrai un cabriolet & je te rejoindrai avant une heure d'ici. »

Henriette avait rougi d'impatience.

« Mon Dieu! s'écria-t-elle, ne pouvais-tu pas te lever une heure plus tôt pour faire ta correspondance? aller sans toi, c'est m'enlever tout plaisir.

— Quel enfantillage! puisque je vais te rejoindre?

— Il serait si simple de partir ensemble.

— Je ne puis pas, d'honneur; ce que je fais est très-pressé.

— Tu le savais, tu pouvais te mettre en mesure.

— Eh! ma chère, es-tu mon précepteur, & prétends-tu que je te consulte sur mes affaires?

— Elles n'en iraient pas plus mal.

— Henriette! Charles! dirent des voix au bas de l'escalier. Venez donc!

— Allons! pars! je te rejoins; le temps d'écrire & de passer une redingote. »

Le moment était peu propre aux discussions; Henriette obéit à contre-cœur, plus près des larmes que des rires, elle rejoignit ses enfants.

« Partons, dit-elle.

— Vite! s'écria Marie, mes oncles nous appellent.

— Et papa? demanda Laure.

— Il viendra plus tard, mon petit ange. Il est occupé.

— Pauvre papa! »

Le bon petit cœur de l'enfant s'attendrit; elle croyait voir son père en pénitence, & des larmes lui vinrent aux yeux. Celles qu'Henriette refoula venaient d'un regret plus profond, d'une contrariété plus intense; elle se surmonta avec peine & par un effort de volonté; elle ne désirait pas laisser voir son chagrin à sa mère, trop tendrement prévenue en sa faveur, à des parentes jeunes & rieuses, à des cousins un peu moqueurs.

« Et ton mari? lui dit-on de toutes parts.

— Il viendra plus tard, il n'avait pas achevé son courrier. »

Madame Ternoys, la mère d'Henriette, haussa légèrement les épaules, fit asseoir les petites filles à ses côtés, & dit avec un accent d'impatience :

« Partons-nous? »

On partit. Les jeunes cousins d'Henriette, sa sœur Pauline, ses oncles, son beau-frère, tous jasaient, s'animait, s'amusaient des moindres incidents, & avaient cette gaieté, cet entrain du matin qui vont rarement jusqu'au soir. On rit beaucoup à la vue des innombrables moulins de la porte de Paris, qui tournaient comme des fous, grâce à un joli vent d'est; on rit encore en rencontrant des paysannes endimanchées, qui s'en allaient à la ville, le parapluie sous le bras; on répéta, à l'aspect d'un lourdaud à cheval, un vieux dicton du pays; les enfants riaient aux éclats sans comprendre, mais Henriette ne pouvait se mettre à l'unisson. L'absence de son mari assombrissait cette belle matinée & mettait du noir sur toutes ces joies.

« Au commencement de notre mariage, il ne me quittait pas, » se dit-elle.

Profitant d'un moment où une conversation animée occupait tous les voyageurs, madame Ternoys dit tout bas à sa fille :

« Qu'y a-t-il? pourquoi donc Charles n'est-il pas avec nous?

— Maman, il avait de l'occupation.

— A d'autres! un lundi, & un lundi de jour de fête encore! j'ai été dans les affaires, & je sais que ces jours-là ne sont pas chargés.

— Il va venir.

— Tant mieux s'il en est ainsi, car il ne faut pas qu'un jeune homme s'éloigne de sa femme & de sa famille. »

Cette observation, quelque juste qu'elle fût, ne rendit pas Henriette plus gaie.

Elle n'aurait pas osé confier à sa mère ses petits chagrins & ses vagues inquiétudes : sa mère l'aimait & n'aimait guère son gendre, & devant un tribunal si prévenu, la jeune femme craignait d'avoir trop raison. Le voyage s'avancait; l'on avait dépassé Templeuve, Séclin, la petite ville mérovingienne, & l'on approchait des masses verdoyantes de la forêt. Le printemps les avait revêtues de ses charmantes livrées, la feuillée n'était pas encore épaisse, l'ombre n'était pas profonde, mais, en revanche, quels verts d'émeraude, quelles nuances incomparables! quelle séve, quelle vie, quelle fraîcheur! Et sur ces buissons que de fleurs, parure éphémère, que l'été ne connaît pas! un parfum pénétrant décelait l'aubépine, & la fauvette noire dont ces dards protègent le nid, laissait jaillir de sa petite poitrine une fusée mélodieuse. Plus on s'enfonçait sous les ombrages, plus se multipliaient les merveilles; Laure aperçut un écureuil, Marie découvrit quelques fraises à demi mûres; un rossignol jetait au vent ces longs trilles par lesquels il ouvre son concert; sur un arbre très-élevé, une tourterelle gémissait, & une bande de pigeons, aux ailes couleur d'ardoise, s'en allaient à la découverte du côté des champs cultivés. Les petites filles couraient de buisson en buisson; les jeunes gens causaient en fumant; Henriette surveillait les enfants & tâchait de ne pas s'éloigner de la lisière du bois; elle fatiguait ses yeux à regarder la route pleine de soleil & de poussière, & son cœur battait chaque fois qu'elle apercevait une voiture à l'horizon. Les voitures passaient, Laure disait :

« Ce n'est pas encore papa. »

Et Henriette comprenait combien peuvent être décevantes les promesses d'un beau jour. Les éclats de rire de sa sœur, de ses parents, la gaieté de ses enfants, la sérénité des personnes âgées, oncles & tantes, redoublaient son angoisse intérieure, & elle eut bien envie de pleurer lorsque son frère Richard vint lui dire :

« La collation est prête, on t'attend... Venez, petites filles. »

Le couvert mis sur l'herbe & tout orné de fleurs champêtres était fort joli; le menu, simple & solide, fut accueilli avec des transports d'appétit; Henriette ne mangeait que du bout des lèvres; son cœur était aux écoutes, & sa mère, tout en servant les convives, en découplant le jambon & le gâteau aux raisins, l'observait d'un œil inquiet.

Après le repas, on erra de nouveau dans le bois, on s'occupa des enfants, on les fit jouer, & madame Ternoys, profitant d'un moment de solitude, dit à sa fille :

« Tu attends ton mari & il ne vient pas. Que se passe-t-il?

— Rien du tout, maman, c'est la chose la plus simple : Charles aura été retenu.

— Tu es bien inquiète pour une chose aussi simple! tu n'as pas de confiance en ta mère, Henriette. Vois-tu, je t'ai mariée avec plaisir à Charles parce que je le croyais sérieux & laborieux, je commence à voir que je me suis trompée; il est léger, tu es enfant, & je ne suis pas sans inquiétudes sur votre avenir. Fin contre fin ne vaut rien pour doublure, dit un proverbe, il faudrait tâcher de te fortifier un peu, afin de mieux résister... »

Henriette ne répondait pas; elle était bien enfant, la pauvre Henriette, elle redoutait la vivacité & la pénétration de sa mère, quoiqu'elle sût, dès longtemps, combien cette promptitude cachait de tendresse, & combien ce rapide coup d'œil aidait au dévouement. Elle craignait sa mère comme l'eût fait une petite fille, elle ne voulait pas laisser voir sa blessure, de peur d'être grondée comme elle l'était autrefois lorsqu'elle tombait & se faisait du mal. L'amour-propre, qui mêle son acide à presque toutes nos peines, l'empêchait de se confier; elle ne supportait pas d'être plainte, ni par sa mère, ni par ses jeunes parentes qui, tant de fois avaient répété :

« Comme elle est heureuse! »

Et elle se taisait, s'assombrissant davantage à mesure que l'heure s'avavançait & que se prolongeaient les jeux, les promenades, les rires de ces jeunes filles, habituées à une vie retirée, & de ces enfants qui voulaient que le jour de fête rendit tout ce qu'il avait promis.

On allait songer au retour, quand Marie accourut, rouge, essoufflée, une botte de fleurs & d'herbes à la main, & criant de toute sa petite voix :

« Voilà papa! »

Henriette s'élança au devant de son mari, mais elle s'arrêta soudain; il n'était pas seul, un jeune homme fort élégant l'accompagnait, & un domestique portant un panier les suivait de près.

« Me voilà! s'écria Charles d'un ton plein d'aplomb & de gaieté qui fit froncer le sourcil à sa belle-mère; me voilà! nous voilà! j'ai passé le jour en affaires avec Herbert, & comme il m'avait fait manquer notre rendez-vous de famille, il a eu la bonté de me conduire jusqu'à Phalempin.

— C'est une charmante partie; trop heureux d'y être admis, dit monsieur Herbert en saluant d'un air courtois.

— Et le dîner? demanda Charles.

— Il est mangé, il ne reste que les miettes.

— C'est ce que j'avais prévu, & nous y avons pourvu. »

Il ouvrit le panier & en fit sortir un pâté, une volaille froide, des fruits & trois bouteilles de vin de Champagne. Cette fastueuse collation n'excita pas un grand enthousiasme chez les dames, mais les hommes accourus y firent largement honneur & prolongèrent sous la feuillée la causerie & les toasts. Il était tard, les premières étoiles brillaient dans le

ciel d'un bleu sombre; les enfants étaient endormis de fatigue sur les genoux de leur mère, quand, le repas fini, on reprit enfin la route de la ville. Charles & son ami parlaient haut, se disputaient sur des questions insignifiantes. Henriette se sentait de plus en plus triste, & toute la joie sereine, épanouie au matin sur le front des jeunes gens & des jeunes filles, semblait tombée sous le poids d'une trop longue journée de plaisir, comme un trop ardent soleil fane les plus riants fleurs.

IV

CONFIDENCES

Le lendemain, Henriette, encore pâlie par la fatigue, sonnait à la porte de son amie Marcelle. Elle fut accueillie avec une joie affectueuse; tout lui souriait dans ce vieux logis, & les enfants qui s'y sentaient aimées & qui y venaient volontiers, sautèrent sur les genoux de son amie & lui firent mille caresses. Elle les leur rendit, mais les yeux de leur mère demandaient un moment de tête-à-tête, & elle leur dit en les embrassant :

« Voulez-vous aller au jardin avec Sophie ?

— Oh! oui, ma tante!

— Vous prendrez bien garde à la rivière, mais vous pouvez cueillir des fraises &, qui plus est, les manger. »

Elles sortirent en sautant.

« Ah! Marcelle, que je suis contente de vous voir seule!

— Je l'avais deviné, ma chère Henriette; vous paraissez un peu abattue, votre visage ne me dit rien de trop bon. La partie d'hier?

— Ne m'en parlez pas; d'abord, elle m'a fatiguée à mourir; puis, j'ai eu un ennui extrême.

— Cela n'est pas rare dans les parties de plaisir.

— Figurez-vous que Charles ne m'a pas accompagnée, sous prétexte d'affaires, & qu'il ne nous a rejoints qu'à sept heures du soir.

— C'est fâcheux; mais s'il avait des affaires.

— Laissez donc! Quelles affaires? Il a déjeuné avec monsieur Herbert; ils ont essayé un nouveau cheval; ils ont fait trente tours d'Esplanade, & puis, pour achever la journée, ils sont venus ensemble à Phalempin.

— Monsieur Herbert accompagnait votre mari?

— Eh oui! ils ne se quittent pas depuis quel que temps; ils apportaient un pâté truffé, des caillies, du vin de Champagne, que sais-je? Maman a paru fort mécontente en voyant cet étalage. (Vous savez, Marcelle, combien elle aime l'économie et la modestie.) Ce matin, elle a dit ce qu'elle pensait à Charles, qui a pris très-mal le sermon.

— Et vous, Henriette, qu'avez-vous dit?

— J'ai fait comme de coutume : devant maman, j'ai pris le parti de Charles, car je ne puis suppor-

ter qu'on le blâme; & maman sortie, j'ai parlé comme elle, & plus fort qu'elle. Charles s'est fâché, maman s'était impatientée, de sorte que tous deux me boudent.

— Tant pis! répondit Marcelle avec tristesse. Vous ramèneriez facilement votre mère, ma bonne Henriette, avec un mot d'excuse & de tendresse; elle mérite tant que vous l'aimiez, elle qui, veuve & sans fortune, vous a élevée, vous a gagné une dot à force de labeur & de sacrifices, & qui vous suit dans la vie avec une si réelle tendresse. Elle prêche l'économie & la vie modeste : n'en a-t-elle pas le droit, elle qui a si bien prêché d'exemple?

— C'est vrai; mais elle est si vive & si sévère!

— Vive dans sa tendresse & sévère pour vos intérêts.

— Vous vous mettez toujours de son côté, dit Henriette avec une petite moue; mais je conviens que vous avez raison, & que maman est très-bonne. Seulement, elle me fait peur.

— Parce que vous êtes encore enfant.

— De mieux en mieux, vous parlez comme elle: *Que tu es enfant, ma pauvre Henriette!* Et Charles, que dites-vous pour sa défense, vous qui êtes l'avocat de tout le monde?

— Rien du tout, car j'aime à croire qu'il n'est pas coupable; seulement, je voudrais qu'il ne se liât pas trop intimement avec ce M. Herbert.

— C'est encore ce que dit maman : elle prétend que monsieur Herbert a le défaut d'être beaucoup trop riche pour nous, le défaut de trop dépenser, d'aimer les spéculations risquées afin de couvrir ses dépenses; enfin, le défaut d'être célibataire.

— Tout cela est vrai.

— Charles le voit fréquemment; il donne pour prétexte à cette liaison les affaires, mot élastique, comme vous savez. Que faire?

— Tâchez de retenir Charles chez lui, chez vous. Votre intérieur n'est-il pas charmant?

— Il l'est pour moi; mais j'ai bien peur que Charles ne trouve notre maison triste, en comparaison des beaux salons de monsieur Herbert; il y a là surtout une serre & un fumoir dont il raffole... Et les chevaux de selle & les voitures lui font bien quelque envie, lui qui, autrefois, aimait tant à se promener à pied avec moi. Nous ne nous promenons plus, Marcelle : je vais seulement à l'Esplanade avec la bonne & mes petites filles.

— Mais le soir, enfin, vous êtes ensemble?

— Quelquefois, pas souvent; il a toujours quelque affaire après dîner; il revient tard, les enfants sont couchés, & moi, à moitié endormie. Nous ne lisons plus ensemble; notre dernier livre; tenez, c'était le *Bravo*, de Cooper, il est resté inachevé.

— Et où est votre mari?

— Avec ses amis, monsieur Herbert & bien d'autres; ils sortent en voiture, ils fument, ils jouent, ils soupent... Je vous assure que ces habitudes de plaisir au dehors ne rendent pas les maris

plus aimables chez eux. Ah! les premiers temps de notre mariage m'ont gâtée! J'étais si content! le serai-je jamais comme en ce temps-là, où je ne pensais pas qu'on pût être autrement qu'heureux ici-bas?...

— Vous le redeviendrez, chérie, lui dit Marcelle avec amitié; il faut être douce & bonne pour Charles, & faire en sorte que sa maison lui plaise mieux que tout autre lieu sur terre.

— Le moyen? demanda la jeune femme; il fera toujours des comparaisons, ces comparaisons le rendent maussade, & alors je perds patience.

— A quoi cela sert-il? Des reproches & de l'humeur ont-ils jamais empêché un mari de faire des sottises?

— Vous en parlez à votre aise, Marcelle; vous ne savez pas combien ces vilains maris ont de défauts.

— Je ne le sais pas par expérience, sans doute, mais j'ai observé autour de moi, & je suis convaincue que le secret des ménages, c'est la douceur & la modération. *Heureux ceux qui sont doux!*

— Il faut, d'après votre système, que les femmes soient parfaites.

— Je ne dis pas le contraire.

Les enfants rentrèrent en ce moment; elles portaient un grand bouquet où dominaient les roses. Marcelle le prit, le divisa en deux, arrangea, groupa les fleurs avec un goût d'artiste, & choisissant la plus jolie gerbe, elle la donna à Henriette.

« Voudriez-vous l'offrir, de ma part, à votre mère & l'embrasser pour moi? »

Henriette comprit, & lui serra la main :

« J'y vais de ce pas, dit-elle. »

— Toi, Laure, tu porteras l'autre bouquet, & tu le mettras dans le salon de ta maman. Adieu, mes amies, j'irai vous voir bientôt. »

Elles partirent. Marcelle, demeurée seule, soupira & se dit :

« Charles fait fausse route... Hélas! je l'avais trop favorablement jugé! »

Elle fit un tour de jardin; des idées tristes, des souvenirs d'autrefois la poursuivaient, mais, en se retournant vers le passé, la vérité l'éclairait, & elle voyait que, d'après une erreur familière aux femmes, elle avait aimé un idéal, un rêve, qu'elle paraît, à son gré, de toutes les vertus, des qualités de cœur & d'intelligence qui lui plaisaient le mieux; aujourd'hui le songe disparaissait.

L'idéal tomba en poudre au toucher du réel.

Charles Lethiers demeurait avec ses qualités médiocres, des défauts inquiétants, des goûts assez vulgaires, & le cœur sage qui se détournait de lui, se disait :

« Comment le sauver? comment surtout sauvegarder la femme et les enfants? »

Ces pensées l'occupèrent tout le jour, & le soir; en sortant du Salut, où elle avait beaucoup prié pour Henriette, elle les retrouvait encore sous

toutes leurs faces. Marcelle suivait une rue étroite, habitée par de pauvres gens, & dont presque toutes les demeures lui étaient connues; machinalement, elle regardait ces humbles maisons, toutes semblables au premier coup d'œil, & très-diverses pour qui les examinait avec attention. Les unes avec leurs vitres claires, aux rideaux blancs, leurs carreaux rouges bien lavés, leurs giroflées à la fenêtre, leur feu brûlant pour le souper qu'attendaient de gros enfants, annonçaient le travail, l'ordre, une aisance relative; les autres, dans leur sombre demeure, leur saleté, leur nudité, respiraient le malheur & le vice, & auraient expliqué, au besoin, les abîmes d'inégalité que la paresse creuse entre les enfants d'Adam; il semblait que les habitants de ces antres ne fussent pas de la même race que le joyeux ouvrier, le solide bourgeois, la jeune dame élégante qui les frôlaient en chemin. Ce fut pourtant dans une des plus affreuses tanières de la ruelle que Marcelle entra.

Des enfants en bas âge, qui grouillaient sur le pavé, mêlaient à chaque instant des pleurs à leurs querelles; chacun d'eux n'avait pour jouets que les mains, les cheveux ou les habits de son frère; une femme, jeune encore, maigre, hâve, épuisée avant l'heure, usait ses yeux en piquant, aux lueurs du jour mourant, les coutures d'un sarrau.

« Vous vous fatiguez, lui dit Marcelle avec bonté; pourquoi n'allumez-vous pas la chandelle? »

— Il faudrait de l'argent pour en avoir, mademoiselle, & aussi pour avoir une tartine pour ces pauvres *petits gens*-cy (1). Je vas finir mon sarrau & le rapporter à ma voisine, elle m'avancera un pain & quelques sous.

— Et votre mari?

— Ah! ben, mon mari! il a autre chose à faire

qu'à penser à nous; il faisait le lundi autrefois, maintenant il fait le mardi & le mercredi; il se trouve mieux au cabaret qu'ici, & il ne pense pas plus à nous qu'à l'heure de sa mort.

— Et vous ne lui dites rien?

— Mademoiselle, j'ai beaucoup dit, & tant plus je disais, tant plus il me battait. Je ne dis plus rien, & je travaille pour mes enfants; tant qu'ils m'aideront, avec la grâce de Dieu, ils auront du pain à manger.

— Mais votre mari était un bon ouvrier, il me semble?

— Oui, mademoiselle; il gagnait, il gagne encore de bonnes journées chez son maître, peintre; nous pourrions vivre à l'aise, s'il voulait; il pourrait être habillé comme un bourgeois, & nos enfants pourraient être bien heureux. Les mauvais camarades, les mauvais conseils l'ont perdu: « Que t'es bête de donner ton argent à ta femme! disaient-ils. Il vaut mieux le donner au cabaretier, sans doute! » N'y a rien à faire.

La pauvre femme soupira; elle était courageuse, elle était résignée, mais un lourd fardeau écrasait son cœur et sa vie. Son mari la rebutait; elle n'avait pas le temps de se faire aimer de ses enfants; elle était le gagne-pain et le souffre-douleur de la maison.

Marcelle soupira aussi; elle prit la main de cette bonne mère, la serra & y laissa une large aumône.

« Allons! dit-elle, faites à souper, Justine, & reposez-vous un peu. »

Elle sortit; mais ces mots: « Mauvais camarades, mauvais conseils! » la poursuivaient, & elle se disait que, quelle que fût la différence des conditions, les mêmes effets produisaient les mêmes causes.

« Henriette aurait-elle le courage de cette digne femme pour ses *petits gens*? » se disait-elle.

MATHILDE BOURDON.

(1) Gens, petites gens (prononcez *gins*), se dit pour enfants, dans le patois de Lille.

(La suite au prochain numéro.)



LES ÉGLANTINES

1

SUR le bord du lac Léman, à un ou deux kilomètres de Genève, se trouve un petit château moderne, placé au milieu d'une vaste prairie. C'est un joli domaine, d'une simplicité agreste. De belles pelouses, des plates-bandes fleuries font oublier qu'il n'y a ni parc ni avenue. Des balcons légers, sur lesquels la vigne se tord & grimpe, entourent le logis. Le lac borde le gazon humide du verger, & vient déposer une frange d'écume blanche sur les fleurettes du jardin.

On appelle cette propriété les Églantines, l'usage du pays étant de donner à chaque villa un nom particulier qui, presque toujours, éveille des idées riantes ou des souvenirs gracieux.

L'été dernier, ce domaine fut vendu à un négociant parisien, monsieur Dutertre. Il était veuf & avait une fille unique, Anna, qui habitait l'Alsace, chez son aïeule; le climat de Paris ne convenant point à cette jeune personne dont la santé était très-frêle. Il lui fallait le grand air & les distractions de la vie champêtre, les promenades au soleil & les courses dans les bois. Son père, qui l'aimait tendrement, avait dû se priver du plaisir de la voir grandir auprès de lui; mais il se dédommageait en lui faisant de fréquentes visites, & quand elle eut atteint sa dix-septième année, il quitta le commerce pour aller la rejoindre définitivement aux Églantines.

Placée au pied du Jura dont l'air vif & fortifiant était salubre à la jeune fille, cette demeure avait, en outre l'avantage d'être située fort près de Genève, où Anna, dont on avait négligé l'éducation, devait trouver d'excellents professeurs.

Ce fut au commencement de mai que la famille Dutertre vint s'établir aux Églantines. La jeune personne manifesta une véritable admiration à l'aspect de son nouveau logis & du ravissant paysage qui l'entourait. Elle passa la première journée à visiter le château, les jardins, la grande prairie & la petite baie, où les ondes du Léman venaient se briser.

Elle traversait la salle à manger, pour la dixième fois peut-être, lorsqu'une petite paysanne de quinze

à seize ans, qui rangeait la vaisselle, lui dit d'un ton doux & triste :

« Cette demeure vous fera oublier facilement celle que nous venons de quitter, mademoiselle Anna.

— Ah! je le crois bien, répondit Anna avec enthousiasme. J'aime déjà à la folie ces chères Églantines. Et toi, petite, as-tu jamais vu une plus agréable résidence?

— Oui, mademoiselle; j'ai vu notre cher village d'Alsace, nos grands champs de blé, & la plaine unie, où il n'y a ni lacs ni montagnes, mais de beaux troupeaux d'oies qui se promènent dans l'herbe humide; tout cela, je pense, vaut bien Genève & ses environs. »

Mademoiselle Anna Dutertre fit une petite mine moqueuse :

« Du moment que tu préfères les oies aux cygnes du Léman, dit-elle, il est inutile de te parler des beautés du paysage. »

La petite Alsacienne s'essuya les yeux.

« C'est donc vrai, s'écria-t-elle, je ne les verrai plus mes troupeaux que j'aimais tant? je n'irai plus m'asseoir auprès d'eux à l'ombre des saules; je ne vous regarderai plus courir dans nos blés, mademoiselle Anna, avec votre grand chapeau de paille & votre petite robe bleue?

— Ah! fi, ma robe d'indienne de Mulhouse! dit Anna en faisant bouffer sa jupe de soie. Je ne porterai plus de robe d'indienne, mon enfant, ni de chapeaux en paille d'Alsace; je m'habillerai comme les demoiselles à la mode, je danserai comme elles, je paraîtrai dans les plus brillantes réunions; & si l'air des montagnes fortifie ma santé, nous irons habiter Paris l'hiver prochain. Alors je serai pleinement heureuse, car mon père me conduira dans le monde!

— Dans le monde! répéta la paysanne surprise. Dans quel monde?

— On dit ainsi, ma petite, en parlant de la bonne société au milieu de laquelle papa & mon parrain, le banquier, m'introduiront certainement.

— Ah! votre parrain, monsieur Daurel, le père de mademoiselle Céleste?

— Précisément, le père de ma chère Céleste, que j'aime tant sans la connaître, qui m'écrivit des

lettres si charmantes, qui est si bonne, si belle, si accomplie. »

La jeune paysanne se mit à rire, & Anna s'interrompit d'un air fâché.

« Ce que je dis n'est point plaisant, fit-elle.

— Oh! pardon, mademoiselle, c'est bien drôle, au contraire, de vous entendre louer ainsi une personne que vous n'avez jamais vue.

— Je ne l'ai jamais vue, c'est vrai, mais mon père & tous nos amis font son éloge.

— Voici monsieur, » dit la paysanne.

Monsieur Dutertre entra effectivement; il avait un air soucieux, & tenait à la main des lettres qu'il froissait sans y penser. Sa fille courut à sa rencontre, il la baisa au front & lui dit gravement :

« J'ai à te parler, ma chère petite. »

La paysanne se hâta de sortir, & Anna effrayée s'écria :

« Mon père, auriez-vous reçu une mauvaise nouvelle? Ces lettres...

— Ces lettres, ma fille, viennent en effet de me causer une douloureuse surprise, repartit le négociant du même ton sérieux. Elles m'apprennent que mon pauvre ami Daurel est sur le point de faire faillite.

— Est-ce un grand malheur, papa ?

— Un très-grand, ma chère mignonne, surtout dans les circonstances actuelles. En effet, le caissier de notre malheureux ami a disparu en emportant des sommes considérables; la malveillance cherche à accréditer le bruit que Daurel est d'intelligence avec son commis, & qu'ils doivent partager l'argent enlevé.

— Quelle horreur! s'écria la jeune fille. Il faut prouver à tous que c'est une calomnie affreuse.

— Le prouver, mon ange! Et de quelle manière?

— Je ne sais pas, moi; mais vous, papa, ne pourriez-vous trouver le moyen de sauver votre ami?

— Oui, ma fille, il m'est possible de sauver ce malheureux; mais, pour cela, il faut que je lui confie une partie de ma fortune.

— Eh! donnez-la-lui tout entière, & ce ne sera que justice. Ne m'avez-vous pas dit, cent fois, que nous devons tout à monsieur Daurel, & que vous étiez pauvre quand il vous a aidé à fonder votre maison de commerce?

— Très-bien, Annal s'écria le négociant avec émotion, tu es une bonne petite fille; je savais que tu penserais ainsi : cependant j'ai voulu te consulter.

— Et vous irez au secours de mon parrain, n'est-ce pas?

— Sans doute; ce soir même je me rendrai à Paris, car il n'y a pas de temps à perdre; mais malheureusement ce n'est pas tout, il paraît que le chagrin a gravement altéré la santé de madame Daurel.

— Oh! Dieu! elle n'est pas en danger cependant?

— On l'espère! mais elle a besoin de soins & de ménagements excessifs; les médecins ont ordonné de la conduire à la campagne.

— Heureusement mon parrain possède une fort belle propriété, à peu de distance de Paris, je crois. Céleste m'en a parlé souvent dans ses lettres.

— Mais, ma fille, ce domaine est en vente; tu dois comprendre qu'avant de recourir à l'obligance de ses amis, Daurel a épuisé toutes ses ressources.

— Alors comment fera-t-il? se décidera-t-il à louer une maison de campagne?

— Je ne le pense pas, mon enfant. Ce pauvre ami considère comme un tort fait à ses créanciers toute dépense qui n'est pas absolument indispensable.

— Madame Daurel pourrait venir aux Églantiers, reprit Anna soucieuse.

— Je te remercie d'avoir eu cette idée. Oui, madame Daurel peut et doit venir aux Églantines, elle le désire, & son mari me prie de lui prêter ce domaine pendant quelques mois. « Tu n'habiteras pas ton château avant l'automne, m'écrivit-il, puisque tu es obligé de venir passer l'été à Paris, où j'ai absolument besoin de ton secours; or, ta fille ne pouvant demeurer seule à Genève, j'espère n'être point indiscret en te priant de permettre à madame Daurel & à Céleste de passer la belle saison dans ton nouveau domaine.

— Mon parrain ne sait donc pas que bonne maman nous a accompagnés aux Églantines? interrompit Anna.

— Il paraît qu'il l'ignore, & s'il venait à apprendre que nous sommes tous installés ici, je crois qu'il serait fâché de m'avoir adressé une semblable demande.

— Il en serait fâché, papa? Et pourquoi donc? La maison est assez vaste pour contenir deux familles, & nous serons heureux d'être réunis. »

Monsieur Dutertre secoua la tête.

« Tu oublies, dit-il, dans quelle position se trouvent ces infortunés. Ce qu'il leur faut, avant tout, c'est le repos, la solitude, la liberté. Ils seraient trop malheureux s'ils se voyaient obligés de cacher leurs larmes & de sourire à leurs hôtes. Madame Daurel doit être chez elle, libre & indépendante; la moindre émotion lui ferait beaucoup de mal; ta présence, celle de ton aïeule lui rappelleraient sans cesse qu'elle n'a d'autre asile que celui que nous voulons bien lui offrir, & qu'elle se trouve, pour ainsi dire, à notre merci.

— Mon père, demanda la jeune fille inquiète, me conseilleriez-vous de quitter ce château?

— Oui, mon enfant, pendant quelques semaines; il me semble qu'il faudrait laisser à cette pauvre malade le temps de se calmer & de s'habituer à son nouveau genre de vie. Mais dès qu'elle ira mieux, dès que ma présence à Paris ne sera plus indispensable, je viendrai te présenter à Céleste, & à sa mère, & j'espère qu'alors nous pourrions ha-

biter aussi le château sans leur causer le moindre dérangement. »

Anna semblait désolée.

— Mais, dit-elle, qu'est-ce que bonne maman pensera de tout ceci ? Elle est à peine arrivée aux Églantines, & voilà que nous allons la prier de faire ses préparatifs de départ.

— Ma chère enfant, repartit monsieur Dutertre, ton aïeule sera enchantée de retourner en Alsace ; elle n'a pas voulu se séparer de toi, mais sois convaincue qu'elle préfère sa vieille maison, tapissée de lierre, à toutes les villas du monde. Quant aux préparatifs dont tu parles, je ne crois pas qu'il soit utile d'en faire beaucoup. Nous abandonnons le logis tout meublé à madame Daurel, & je te conseille même de laisser tes malles dans quelque coin ; ton absence sera si courte que tu n'as pas besoin d'emporter une quantité d'objets de toilette. »

La jeune fille baissa la tête & essuya une larme.

« Reste, si tu veux, lui dit doucement monsieur Dutertre.

— Oh ! s'écria-t-elle, c'est impossible, je le vois bien, mais il me semble que je n'aurai jamais le courage de partir. »

II

Trois semaines après, par une riante matinée, une jeune fille blonde, jolie, élégante, était assise sur le balcon qui entoure la villa des Églantines. Elle feuilletait un livre posé sur ses genoux, mais elle ne lisait point. Elle avait un air rêveur, boudeur & nonchalant ; elle s'ennuyait & le faisait assez voir. Pendant ce temps, une femme de chambre cueillait des verveines, arrosait des cactées, des géraniums, placés dans des caisses, & remplissait de fleurs nouvelles des jardinières en bois rustiques, que l'on avait disposées dans tous les coins du salon.

« N'aurez-vous pas bientôt fini, Julie ? demanda la jeune fille d'une voix traînante, vous faites un bruit fatigant.

— J'aurai fini lorsque mademoiselle me l'ordonnera, répondit Julie d'un air pincé ; si mademoiselle trouve qu'il y a assez de fleurs dans les vases...

— Oh ! oui, certes, bien assez pour ce qu'on doit en faire. A quoi serviront ces corbeilles, je vous prie ? Ma mère ne peut supporter le parfum des fleurs, & moi, j'ai pris en aversion les roses, les jasmins, les verveines, depuis que je suis arrivée en ce pays. Ici, on ne voit que des fleurs. Partout des jardinets, des serres, des chalets couverts de pois musqués, de volubilis, de capucines ; des plantes grasses sur les balcons, des rosiers grimpants sur les toits. C'est trop, cela en devient fade. Si du moins on apercevait les gens qui sèment, qui émondent, qui jardinent. Mais non, personne ; c'est un vrai désert fleuri & parfumé

— Mademoiselle regretterait-elle Paris ? demanda la femme de chambre.

— Quelle question, Julie ! Vous savez bien que je n'aime point la campagne. Celle-ci, en particulier, me déplaît horriblement. Et cette bicoque, qu'on appelle un château, faudra-t-il que je l'habite jusqu'à l'hiver ? je crois que j'y mourrai d'ennui.

— Mais mademoiselle aura bien quelques distractions, nous sommes si près de Genève ! »

Céleste haussa les épaules.

— Ah ! oui, Genève, parlons-en, dit-elle, une ville sombre, triste, silencieuse.

— Mademoiselle, je pensais tout le contraire. Mais si Genève est triste, les villas sont peuplées d'étrangers de distinction, qui donnent des bals, des concerts, des représentations dramatiques. Du moins, la femme de chambre de madame Melton me l'a affirmé hier.

— La femme de chambre de madame Melton ! Est-ce que madame Melton est à Genève ? demanda Céleste avec vivacité.

— Oui, mademoiselle, & elle y demeurera pendant toute la belle saison.

— Vraiment ? Quelle bonne nouvelle ! Madame Melton est si bonne, si charmante, je suis ravie de l'avoir pour voisine.

— Sans doute, ce sera fort agréable ; cette dame est très-riche, elle aime le monde, elle reçoit souvent.

— Julie, dit Céleste après avoir réfléchi un instant, coupez nos plus belles fleurs, faites-en un bouquet & portez-le, de ma part, à madame Melton.

— Oui, mademoiselle. — Voilà un cadeau qui ne nous coûtera guère, reprit la femme de chambre à demi-voix ; — comme disait mademoiselle tout à l'heure, il y a tant de fleurs ici, que cela en devient fade.

— Chère madame Melton ! s'écria Céleste. Je serai bien heureuse de la revoir. — Mais, Julie, je ferais mieux, ce me semble, de porter moi-même ce bouquet. Oui, il faut que je demande à ma mère la permission d'aller voir notre amie. C'est vous qui m'accompagnerez, car madame de Bruny, mon institutrice, a sa migraine. Préparez-vous & apprêtez aussi ma toilette, je désire qu'elle soit élégante & simple ; madame Melton a si bon goût ! »

Céleste s'élança dans l'appartement de sa mère, tandis que Julie murmurait avec humeur :

« Apprêtez-vous ; faites ma toilette ; cueillez un bouquet ; trottez dans la poussière par ce grand soleil : en voilà des ordres ! Elle m'exténue, mademoiselle Céleste ; elle ne ressemble guère à madame, qui est si douce & si bonne ; non, certes, elle ne lui ressemble pas. Mais aussi ses parents la gâtent à plaisir, ils ont peur de lui faire le moindre chagrin. Ne devaient-ils pas lui avouer franchement qu'ils ont perdu presque toute leur fortune ? Ah bien ! oui, la pauvre demoiselle se croit

encore riche; on lui a parlé de légers revers, d'embarras momentanés, voilà tout, & cependant chacun sait bien que monsieur a été sur le point de faire faillite.

— Julie, maman permet, nous allons sortir; vite, vite, habillez-moi, dit la jeune fille en rentrant toute joyeuse. — Non, je ne mettrai point cette vilaine robe lilas, cherchez mon costume de taffetas bleu. Madame Melton aime beaucoup le bleu. Comme c'est heureux que vous ayez rencontré sa femme de chambre! Mais n'auriez-vous pas vu encore d'autres personnes de notre connaissance?

— Non, mademoiselle; j'ai eu tant d'occupations depuis que nous sommes aux Églantines, comme on dit, que je ne suis allée qu'une seule fois à Genève. Néanmoins j'ai pu apprendre les noms de nos plus proches voisins.

— Eh bien! ces noms?

— Tous inconnus, mademoiselle. C'est une famille anglaise qui occupe la grande maison blanche, ici, à gauche. Le chalet en face appartient à une dame qui a deux chiens & trois chats. Le chalet que vous voyez sur ce monticule a été loué aussi par un Anglais, & cette maisonnette en bois sculpté, qui se trouve au bout du verger des Églantines, est habitée par une vieille dame & sa petite-fille, madame & mademoiselle Éberard. Hier, à la messe, elles s'étaient placées auprès de nous. Vous les avez remarquées, mademoiselle; & le chapeau jaune & vert de l'aïeule, la robe à falbalas de la petite vous ont beaucoup divertie.

— Quoi! repartit Céleste, ces deux personnages si bizarres sont nos voisins? On les eût choisies entre mille qu'elles ne seraient pas plus grotesques. La bonne dame, avec sa toilette bigarrée, semblait s'être drapée dans un lambeau d'arc-en-ciel. Et la jeune personne, quelle plaisante caricature!

Mademoiselle Céleste éclata de rire, &, s'approchant d'une glace, elle se mira longtemps, & parut contente d'elle-même.

« Trouvez-vous que ce costume me sied bien, Julie? Le bleu en est un peu foncé, peut-être? Donnez-moi un chapeau, & partons. »

III

Madame Melton était veuve & n'avait qu'un fils, très-jeune encore, qui venait d'embrasser la profession d'avocat. Elle possédait une grande fortune, dont elle faisait un excellent usage. Les pauvres se partageaient une portion de ses revenus, le monde aussi prélevait la sienne. Cette aimable & spirituelle personne donnait souvent des fêtes à ses amis, prenait plaisir à s'entourer d'œuvres d'art, & faisait de grandes libéralités aux établissements de

bienfaisance. Elle était très-liée avec madame Daurel, & les amis des deux familles pensaient que Fernand Melton, ce jeune avocat qui donnait de si belles espérances, pourrait bien épouser un jour la blonde & charmante fille du banquier. Ils se trompaient: madame Melton aimait beaucoup Céleste, mais elle ne s'abusait pas sur ses défauts, & ne découvrait point en elle les qualités qu'elle souhaitait de rencontrer chez sa belle-fille; de son côté, la frivole jeune personne ne sympathisait point avec le grave avocat; elle disait d'un ton d'ironie qu'il était trop raisonnable & trop raisonneur.

Madame Melton n'était pas seule lorsqu'on lui annonça la visite de Céleste. Elle avait auprès d'elle une jeune fille brune, mince, svelte, aux joues un peu pâles, aux yeux noirs & vifs.

« Bonjour donc, très-chère enfant, dit la maîtresse du logis en embrassant affectueusement la fille de sa meilleure amie. C'est une bonne surprise pour moi que votre arrivée en ce pays. Comment va madame Daurel?

— Beaucoup mieux, madame, répondit Céleste; sa santé s'améliore de la façon la plus heureuse. Elle m'a chargée de vous offrir ses meilleurs compliments, nous espérons qu'elle aura bientôt le plaisir de vous voir.

— J'irai demain chez elle, certainement. Je sais seulement, depuis hier, que vous êtes établies aux Églantines, &, si vous ne m'aviez prévenue, je serais allée vous embrasser, là-bas, aujourd'hui même. Asseyez-vous, ma chère Célestine, & permettez que je vous présente ma petite amie, mademoiselle Marianne Éberard. — Mademoiselle Céleste Daurel. »

La fille du banquier avait reconnu déjà la petite fille de la vieille dame à la robe couleur d'arc-en-ciel qu'elle trouvait si ridicule; elle s'inclina d'un air gracieux, en dissimulant un sourire moqueur, tandis que la brunette saluait avec gaucherie.

« Pas comme cela, Marianne; ce que vous faites ne peut pas s'appeler une révérence, dit madame Melton à sa petite amie. Oh! que vous saluez maladroitement, ma pauvre enfant! — Ma chère Céleste, ajouta-t-elle en se tournant du côté de l'autre jeune fille, ne vous étonnez point de m'entendre donner des conseils à Marianne, c'est une véritable petite sauvage, qui ne connaît point les usages du monde, & dont je me suis engagée à terminer l'éducation.

— Chère madame, repartit la belle Céleste en regardant mademoiselle Éberard du haut de sa tête, je ne m'attendais point à avoir le plaisir de rencontrer chez vous ma plus proche voisine.

— Connaissez-vous ma petite Marianne? demanda madame Melton fort surprise.

— Non, madame; mais j'ai eu l'avantage d'apercevoir mademoiselle, hier, en sortant de la messe, & l'on m'a dit qu'elle habite tout près de notre château.

— Notre maison est placée au bout du clos

des Églantines, murmura timidement Marianne.

— Cette maison est, je crois, un petit pavillon rustique, dit Céleste avec un peu de dédain.

— Effectivement, mademoiselle; mais il est bien assez vaste pour nous loger, ma grand'mère & moi; nous y sommes très-confortablement installées, je vous assure; nous n'avons d'ailleurs qu'une petite domestique, qui ne fait pas beaucoup de bruit & ne tient pas beaucoup de place.

— Cette demoiselle a une conversation des plus intéressantes, murmura Céleste en se penchant vers madame Melton pour lui offrir son bouquet.

— Et vous, ma chère Céleste, êtes-vous satisfaite de votre nouvelle demeure? demanda madame Melton, qui feignit de n'avoir point entendu la réflexion de la moqueuse jeune fille.

Celle-ci fit une moue dédaigneuse.

« Ma nouvelle demeure? répéta-t-elle. Oh! madame, qu'elle est triste! Une maison rustique, fort mal meublée, qui se donne des airs de château, & où il nous est presque impossible de recevoir convenablement nos amis.

— Vous l'avez louée pour cette saison seulement?

— Nous ne l'avons pas louée, madame; le propriétaire nous l'a prêtée, parce que papa lui a rendu autrefois de grands services. »

Il y eut un instant de silence, puis Céleste reprit d'un ton vif et gai :

« Chère madame, vous ne m'aviez jamais parlé de votre jeune amie, mademoiselle Éberard.

— Mais je ne connaissais point Marianne lorsque j'ai quitté Paris, mon enfant. Il n'y a pas plus de quinze jours que je l'ai vue pour la première fois.

— Il y aura demain quinze jours, en effet, murmura la timide brunette.

— Elle joue fort bien le rôle d'écho, mais ne saurait-elle rien dire de son chef? pensa Céleste en regardant mademoiselle Éberard.

— Marianne, chère petite, reprit madame Melton, voudriez-vous charger ma femme de chambre de nous apporter des glaces? Elle est au fond du jardin, & n'entendrait point la sonnette. »

La jeune fille se leva & sortit avec le plus aimable empressement.

« Je l'ai éloignée afin de pouvoir vous parler d'elle, dit madame Melton à Céleste. Vous ne comprenez point, sans doute, que je me sois attachée à une personne qui, le mois dernier encore, m'était inconnue. Ah! c'est que Marianne est un ange de bonté, de candeur & de dévouement. Elle passe ses journées à faire le bien; son aïeule lui donne l'exemple; elles vont ensemble visiter les pauvres & les malades. C'est un parent de ces dames qui m'a fait faire leur connaissance, il y a quinze jours, & depuis, je vois Marianne fort souvent. Quelquefois elle vient ici avec son aïeule; mais la plupart du temps, c'est leur petite bonne qui amène la jeune fille chez moi. »

Madame Melton s'interrompit, car Marianne rentrait, apportant elle-même les glaces demandées.

« Et votre piano, Céleste, vous ne le négligez pas, je pense? reprit la maîtresse du logis pour changer le cours de l'entretien. Avez-vous fait de grands progrès depuis que nous nous sommes quittées?

— Je n'en ai fait aucun, madame; je ne me suis pas occupée de musique cette année; la maladie de ma mère, & d'autres soucis m'ont absorbée entièrement, dit Céleste qui, tout en parlant, fit courir ses doigts légers sur le piano de madame Melton.

— Quel jeu brillant vous avez, mademoiselle! s'écria Marianne.

— Et vous, mademoiselle, êtes-vous musicienne? lui demanda Céleste, d'un ton de condescendance.

— J'ai pris quelques leçons de piano, répondit l'enfant, mais j'en ai bien peu profité. Néanmoins, je connais assez la musique pour l'aimer beaucoup, & j'éprouverais un grand plaisir à vous entendre... Je suis indiscrete peut-être, ajouta-t-elle timidement.

— Point du tout, repartit la belle Céleste; je vais jouer, si madame Melton le permet; mais c'est à condition que vous prendrez ensuite ma place au piano.

— J'y consens, dit Marianne; je n'ai pas assez de talent pour me faire prier. »

Mademoiselle Daurel était bonne musicienne; elle exécuta quelques morceaux très-brillants, & fut charmée de voir qu'elle éblouissait la naïve Marianne. Celle-ci ne lui ménagea point les applaudissements, mais madame Melton se contenta de dire :

« C'est charmant, Céleste; vous n'avez rien perdu, si vous n'avez pas fait de progrès. »

L'orgueilleuse jeune fille attendait d'autres louanges; elle se mordit les lèvres d'un air de dépit.

« C'est à votre tour, mademoiselle, » dit-elle à Marianne.

Celle-ci paraissait fort troublée.

— Je ne vois pas ce que je pourrais jouer, balbutia-t-elle, je suis d'une ignorance! Si vous le permettez, je chanterai une romance que ma maîtresse de piano aimait beaucoup, une bien vieille romance; mais la bonne madame Corbin est vieille aussi, & lorsqu'elle avait vingt ans ce morceau de chant était très à la mode.

— Voyons la romance de madame Corbin, dit Céleste, qui se mit à rire aussitôt que Marianne eut posé ses doigts sur le piano.

C'était risible, en effet : la pauvre petite musicienne balançait la tête en cadence, se penchait à droite & à gauche, ainsi qu'elle avait vu faire à sa vieille maîtresse de musique, & chantait, comme elle, d'une voix chevrotante & nasillarde, la célèbre romance de Chateaubriand.

Céleste, la figure cachée dans son mouchoir, cherchait à étouffer ses éclats de rire. Voyant que c'était impossible, elle se leva & s'élança sur la terrasse.

Marianne s'interrompit, se détourna, & aperçut la moqueuse jeune fille qui riait jusqu'aux larmes.

« Je suis bien ridicule, n'est-ce pas ? dit-elle tristement à madame Melton.

— Vous êtes un petit ange, répliqua celle-ci, & vous avez la plus douce voix qu'il soit possible d'entendre. Mais, mon enfant, ne battez pas la mesure avec votre tête, ne vous penchez point ainsi de tous côtés; prenez une attitude simple, gracieuse, naturelle; laissez cette voix chevrotante à la bonne madame Corbin, & surtout, surtout, efforcez-vous d'oublier l'accent de votre village.

— Je vous remercie, madame, et je tâcherai de profiter de vos leçons, » répliqua l'aimable enfant avec une docilité touchante.

IV

La santé de madame Daurel s'améliorait de jour en jour. Elle se promenait souvent dans le verger, appuyée sur le bras de sa fille; elle pouvait recevoir les personnes qui venaient au château, mais elle n'était point en état de faire des visites & de conduire Céleste dans le monde. Lorsqu'il y avait, à Genève, quelque petite fête, la jeune fille y allait avec son institutrice, qui était une personne fort distinguée, de bonne famille & de grand mérite.

Marianne & Céleste se rencontraient souvent chez madame Melton. Celle-ci continuait à témoigner une vive amitié à la jeune Marianne, si douce, si naïve, si candide. Elle se plaisait à l'initier aux usages du monde, à redresser ses jugements & ses idées; elle l'instruisait, la conseillait, lui donnait en quelque sorte une seconde éducation. Elle était bien payée de ses peines, la jeune fille avait une intelligence vive et prompte, un caractère souple & charmant, & le plus grand désir d'apprendre.

La préférence marquée qu'une personne aussi distinguée que madame Melton accordait à Marianne froissait éminemment Céleste Daurel. Il semblait qu'on lui fit du tort à elle-même, & dans son dépit, elle ne perdait aucune occasion de tourner en ridicule la pauvre petite villageoise.

Mais bientôt les deux jeunes filles durent renoncer au plaisir d'aller presque chaque jour chez madame Melton. Monsieur Fernand vint passer quelques semaines auprès de sa mère, & naturellement ces demoiselles cédèrent la place au jeune avocat. Il était à Genève depuis sept ou huit jours, lorsque Marianne & Céleste se rencontrèrent un matin dans la campagne. Mademoiselle Daurel

était suivie de sa femme de chambre, & Sophie, l'unique servante de mesdames Eberard, accompagnait sa jeune maîtresse. Celle-ci tendit la main à Céleste avec effusion.

« Je suis bien contente de vous voir, lui dit-elle, & je voudrais vous prier de me donner un conseil; mais peut-être n'avez-vous pas le loisir de m'entendre.

— Si vraiment, repartit la belle Céleste, je me promène sans but — & j'ajouterais, sans plaisir. — Ainsi je vous accompagnerai volontiers jusqu'à ce que j'aie pu répondre à ce que vous désirez me demander. Où allez-vous, & pourquoi Sophie porte-t-elle cette immense corbeille?

— Cette corbeille contient des vêtements & du linge que bonne maman envoie à ses pauvres, dit Marianne en rougissant avec une modestie charmante.

— Toujours la bienfaisance en personne? fit la moqueuse Céleste.

— C'est à propos des soirées de madame Melton que je voudrais vous consulter, se hâta de dire Marianne, afin de changer le cours de l'entretien.

— Des soirées de madame Melton? Que voulez-vous dire, ma chère? Madame Melton ne donne pas de soirées.

— Pardon, mademoiselle; à présent que son fils est à Genève, elle recevra tous les mercredis, les invitations seront lancées ce soir.

— Vous avez déjà reçu la vôtre, il paraît, dit aigrement Céleste.

— C'est vrai: madame Melton a eu la bonté de m'écrire, elle veut absolument que j'aille chez elle mercredi soir. Cela m'embarrasse et m'effraie un peu. Je n'ai jamais dansé & jamais vu de bals, & là-dessus bonne maman n'en sait pas plus long que moi. Elle a toujours habité la campagne; avant que nous ne vinssions à Genève, nous n'avions que des paysans pour voisins. Ma grand-mère s'entretenait familièrement avec eux, elle comprenait leur langage, elle avait des occupations presque semblables aux leurs. Cette chère aïeule consentirait difficilement à me conduire dans le monde; je l'ai dit à madame Melton, et celle-ci m'a écrit ce matin qu'elle priera madame votre mère de vouloir bien permettre que j'aille avec vous à ses soirées.

— Mais il est encore plus impossible à ma mère malade qu'à madame votre aïeule d'aller au bal, repartit Céleste, qui n'avait nulle envie de se charger de Marianne.

— C'est vrai, mademoiselle; mais vous irez sans doute avec madame de Bruny, & si vous voulez bien souffrir que je vous accompagne...

— Vous me ferez beaucoup d'honneur, dit Céleste d'un ton glacé, mais ce n'est pas un conseil que vous me demandez, c'est...

— Une très-grande faveur, interrompit ingénument Marianne. Mais j'ai besoin aussi de conseils, car je ne sais pas du tout comment on s'habille pour aller au bal.

— Eh! c'est bien simple, mademoiselle; chaque personne choisit les couleurs & les parures qui conviennent à son âge, à son teint & à son genre... de beauté.

— Quelles couleurs choisissez-vous ordinairement, mademoiselle Céleste?

— Le vert & le bleu. Cela sied aux blondes qui ont le teint très-clair.

— Et celles qui ont les cheveux aussi noirs que l'aile du corbeau?

— Les couleurs éclatantes vont bien aux brunes, dit Céleste d'un ton d'oracle. Pour vous, mademoiselle Marianne, vous pourriez porter un costume blanc & rose.

— Mais on dit que le rose est la parure des villageoises.

— C'est possible; je ne connais point les goûts des demoiselles de la campagne, fit Céleste d'un air de dédain.

— Alors je ne mettrai pas de rose, je ne veux pas qu'on me prenne pour une petite paysanne, dit Marianne avec ingénuité. Je me déciderai pour une de ces couleurs éclatantes dont vous parliez tout à l'heure. Je n'ai que l'embarras du choix. Je suis une enfant très-gâtée, mademoiselle Daurel. Figurez-vous que l'on vient de m'envoyer de Paris une caisse remplie d'étoffes charmantes.

— Oh! alors, il vous sera facile de faire florès, lorsque vous irez dans le monde, » repartit Céleste d'un ton moqueur.

Le lendemain, l'invitation de madame Melton arriva aux Églantines, & madame Daurel permit volontiers à sa fille d'aller à cette soirée avec madame de Bruny. Le jour suivant, madame Melton vint en personne prier sa jeune amie de vouloir bien se charger de Marianne. Céleste n'osa répondre par un refus, & madame de Bruny déclara qu'elle était charmée de pouvoir rendre ce petit service à mademoiselle Eberard, dont chacun dans le voisinage vantait la générosité, le dévouement & les qualités aimables.

« Cette chère enfant vaut encore mieux que sa réputation! s'écria vivement madame Melton.

— En ce cas, je souhaite de tout cœur qu'elle devienne l'amie de Céleste, » reprit la pauvre malade.

Mademoiselle Daurel rougit, hocha la tête, & chercha à détourner le cours de l'entretien. Ce même jour, comme elle se trouvait seule avec sa femme de chambre, celle-ci lui dit d'un ton confidentiel :

« Mademoiselle sait sans doute que l'on parle beaucoup du mariage prochain de monsieur Fernand Melton? »

Céleste sourit.

« Quoi! dit-elle, ces bruits que l'on faisait courir à Paris ont trouvé un écho à Genève? »

— Je crois que mademoiselle fait erreur, répliqua Julie. Lorsque madame Melton était à Paris, elle ne connaissait point encore mademoiselle Eberard, & par conséquent...

— Mademoiselle Éberard! Marianne! interrompit Céleste stupéfaite. Vous ne voulez pas dire, j'imagine, que madame Melton se propose de marier son fils à cette paysanne?

— Cependant, mademoiselle, on assure...

— Allons donc! quelle absurdité! Vraiment, Julie, vous me faites rire.

— Mademoiselle, je n'invente point cette nouvelle, & chacun la tient pour très-véritable. Il paraît que la femme de chambre de madame Melton a entendu sa maîtresse & monsieur Fernand parler ensemble de ce projet de mariage. »

Céleste devint rouge comme braise. Pour cacher son trouble, elle s'éloigna brusquement, s'élança dans sa chambre; & toute tremblante de colère & de dépit, elle se mit à marcher à grands pas.

« Qu'avez-vous, mon enfant? lui demanda son institutrice, qui entra un instant après; jamais je ne vous ai vue ainsi. Céleste, répondez-moi. Il ne vous est rien arrivé de fâcheux, n'est-ce pas? »

— Rien arrivé de fâcheux, madame! répéta la jeune fille. C'est-à-dire que je vais être la fable de tous les salons de Genève.

— Ah! ciel! Pourquoi donc?

— On assure que Marianne Éberard doit épouser monsieur Melton, dit Céleste d'une voix altérée.

— Eh bien, que vous importe?

— Oh! madame, vous n'avez pas oublié, je pense, ce qu'on disait dans notre société, l'hiver dernier, à Paris?

— Ce qu'on disait? On a parlé, je crois, de votre mariage avec monsieur Fernand; mais ce bruit sans consistance vous faisait sourire, & le jeune homme n'avait point du tout votre sympathie.

— Non, certes, il ne l'avait point, & je ne voudrais pas l'épouser. Mais le sait-il? sa mère le sait-elle? Nullement! Et voilà qu'on me préfère une inconnue, une paysanne, une mademoiselle Éberard, qui vient on ne sait d'où. Ah! comme le monde va se réjouir de ce qu'il appellera ma déconvenue!

Madame de Bruny se mit à rire.

« Osez-vous bien pleurer? dit-elle. Mais c'est honteux! Vous ne voulez pas épouser ce jeune homme, & vous trouvez mauvais qu'il se marie! »

Céleste, un peu confuse, essuya ses yeux humides & essaya de parler d'autre chose.

Le lendemain, elle cueillait des fruits dans son verger, lorsqu'elle aperçut Marianne qui venait à sa rencontre.

« Bonjour, mademoiselle Céleste, dit la gentille enfant; puisque vous êtes si près de notre maisonnette, faites-moi, je vous prie, le plaisir d'entrer un instant. Je désirerais que vous prissiez la peine de choisir, parmi les jolies étoffes que l'on m'a envoyées de Paris, celles qui conviendront le mieux pour ma toilette de bal. »

Céleste allait répondre par un refus hautain, quand tout à coup elle songea qu'il lui serait fa-

cile de fagoter Marianne d'une façon si plaisante, que tous les amis de madame Melton en riraient aux éclats, & que monsieur Fernand n'aurait certainement plus le courage d'épouser une personne qui se serait montrée, en plein bal, dans un accoutrement des plus grotesques.

Elle entra donc dans la maison rustique, & y resta près d'une demi-heure. Lorsqu'elle sortit & qu'elle eut pris congé de Marianne, un éclair de joie méchante brillait dans ses yeux.

« Ah! monsieur Fernand, dit-elle avec une cruelle ironie, qu'il me tarde d'introduire votre jolie fiancée dans le salon de madame votre mère! C'est une bonne surprise que je vous ménage, & j'espère que mademoiselle Éberard fera sensation lorsqu'elle apparaîtra avec un costume pareil à celui de Colombine du théâtre des marionnettes.

Ce mercredi, si impatiemment attendu, arriva enfin; mais ce jour-là Céleste était d'une humeur des plus fâcheuses; rien ne lui plaisait; elle se fit coiffer deux ou trois fois. Elle avait passé la matinée à chercher inutilement un très-bel éventail auquel elle tenait beaucoup, & la perte de cet objet l'avait contrariée d'autant plus qu'elle ne voyait pas la possibilité de le remplacer.

Elle n'était point habillée encore lorsque Marianne entra.

« Quoi! lui dit celle-ci, vous n'êtes pas prête? Dépêchez-vous, dépêchez-vous, ma chère Céleste, nous arriverons trop tard. »

Mademoiselle Daurel ne répondit point, tout occupée qu'elle était à regarder son amie.

Marianne avait une toilette simple & charmante.

Elle était vêtue de blanc avec un diadème de marguerites roses, une tunique qui flottait, & une grâce, une fraîcheur, une élégance de bon goût qu'on ne saurait décrire.

« Vous ne vous êtes point parée du costume que nous avions choisi ensemble? lui dit Céleste.

— Non, répondit-elle, & j'en suis bien fâchée. Je ressemble à une pensionnaire qui vient de recevoir un prix, n'est-ce pas? Pour me consoler, Sophie prétend que j'ai l'air de marcher au milieu du brouillard; mais malgré tout ce qu'elle peut me dire, je vois bien que ma toilette est d'une simplicité trop enfantine, & que madame Melton me considère comme un grand bébé.

— Ah! fit Céleste, c'est madame Melton?...

— Oui! c'est elle qui veut que je m'habille ainsi; elle m'a engagée à réserver, pour le mardi gras, l'autre costume que nous trouvions si magnifique. »

Céleste se mordit les lèvres et dit d'un ton sec.

« Mademoiselle, voulez-vous passer au salon, s'il vous plaît? Je ne serai point habillée avant une demi-heure.

— Ah! s'empressa de répondre Marianne, ne faites point attention à moi. Il faut, d'ailleurs, que j'aille donner un ordre à Sophie. Elle m'a accompagnée jusqu'ici, & ne veut point retourner au

chalet avant de vous avoir vue dans toute votre splendeur, ma chère Céleste.

Lorsque Marianne fut sortie, Julie la femme de chambre alla prendre, sur un meuble, un éventail qu'elle examina avec beaucoup d'attention, & qu'elle présenta à Céleste en lui disant :

« Mademoiselle voudrait-elle prendre la peine de regarder ceci?

— Mais c'est l'éventail que nous avons cherché tout le jour, & auquel je tiens parce qu'il m'a été donné par le meilleur ami de mon père, monsieur Dutertre, repartit la jeune fille.

— Mademoiselle fait erreur, cet éventail appartient à mademoiselle Éberard, dit Julie d'un air pincé.

— Ah! fit négligemment Céleste, il est pareil au mien. Voilà les bergères, les colombes, les agneaux blancs, les papillons bleus, les buissons de roses que je connais si bien.

— Effectivement, reprit Julie du même ton mystérieux, l'éventail de mademoiselle, qui a coûté fort cher à monsieur Dutertre, & qui a été peint par un artiste remarquable, ne diffère en rien de celui-ci. »

Marianne, qui rentrait au même instant, regarda de tous côtés d'un air inquiet.

« Je cherche mon éventail, dit-elle; si je ne l'ai point déposé ici, j'ignore ce qu'il est devenu.

— Le voilà, mademoiselle, » répliqua la femme de chambre d'un air d'étonnement & de méfiance.

V

Cette soirée, que Marianne et Céleste appelaient un bal, était une simple réunion d'amis. Parmi les jeunes invitées de madame Melton, se trouvaient deux ou trois pensionnaires en congé, &, pour leur être agréable, la maîtresse de la maison proposa de jouer d'abord à de petits jeux innocents.

« Avant d'organiser des quadrilles pour les grandes demoiselles, il faut s'occuper un peu des fillettes qui ne savent point encore danser, » dit-elle en regardant Marianne.

Céleste fit une moue dédaigneuse, tandis que toute la société se rangeait en demi-cercle.

« Mettez-vous auprès de moi, Marianne, dit madame Melton à sa jeune amie, il faut que je vous serve de mère, puisque vous n'en avez pas. Voulez-vous diriger le jeu, Céleste? » ajouta-t-elle en remarquant l'air maussade & ennuyé de mademoiselle Daurel.

Celle-ci répliqua du bout des lèvres & en minaudant : « Veuillez m'excuser, madame; en fait de jeux d'esprit, je suis la personne du monde la plus ignorante. Si vous le permettez, je me contenterai de recueillir les gages. »

Elle prit une corbeille et la déposa nonchalamment sur ses genoux. Mais elle seule ne s'amusa

point; la partie fut très-gaie, on se divertit beaucoup; les pensionnaires rirent avec modération, mais de tout cœur. Marianne portait au jeu le plus vif intérêt, & chacun la trouvait charmante dans sa grâce naïve. Comme la maîtresse du logis avait pour elle des attentions particulières, les invités lui faisaient mille prévenances, & les gens qui se piquaient d'être au courant de toutes les nouvelles la traitaient un peu comme l'enfant du logis. Céleste le remarquait bien; elle en était triste & humiliée, & un méchant démon lui inspirait toutes sortes de pensées de colère & de vengeance. Après avoir réfléchi longuement, elle décida qu'il fallait obliger Marianne à chanter & à jouer du piano, ce qui divertirait fort toute la société, & quand il fut question de racheter les gages, elle fit part de son dessein à deux ou trois jeunes filles, qui parurent enchantées de rire aux dépens de cette enfant naïve & candide.

Marianne, sans se douter de rien, se laissa conduire au piano, tandis que madame Melton lui disait, après avoir lancé à Céleste un regard indigné :

« Ma chère petite, voulez-vous que mon fils rachète votre gage & chante en votre lieu & place, la romance que l'on vous a imposée ?

— Oh ! oui madame, avec grand plaisir, dit Marianne en se levant toute joyeuse.

— Mais, ma mère, fit observer le jeune avocat, personne ici ne consentira à cet arrangement, nous y perdrons trop.

— Ce serait contre les règles du jeu, s'écrièrent quelques jeunes filles, on ne peut établir une coutume qui donnerait lieu à des abus : chacun à son tour & chacun pour soi !

— Vous voyez, madame, il faut que je subisse ma peine, » dit Marianne en se rasseyant au piano avec une docilité charmante.

Elle posa ses doigts sur le clavier & frappa quelques accords. Son attitude était simple, naturelle, & gracieuse; elle, avait profité, non-seulement des conseils de madame Melton, mais encore des leçons que Céleste lui avait données à son insu.

Mais, s'il est aisé de changer un geste, une pose, un mouvement de tête, il est difficile de perdre l'accent de sa province, & ce n'est pas l'affaire d'un jour; Marianne le savait aussi bien que madame Melton, & elle se tira de ce mauvais pas avec autant de bonheur que d'adresse. Comme elle parlait correctement la langue allemande, elle entonna un lied doux, naïf, mélancolique, qui semblait composé exprès pour sa voix charmante. Elle obtint un véritable succès, elle fut complimentée, félicitée, couverte d'applaudissements. Toujours timide & modeste, elle eût voulu se dérober aux louanges qu'on lui prodiguait.

« Mademoiselle Daurel est comme moi, fit observer une dame qui était assise auprès de Céleste, elle craint de mêler sa voix à toutes celles qui crient bravo. On voit que cette aimable enfant

souffre d'être ainsi applaudie & mise en évidence. Elle fuirait si elle osait; elle me rappelle l'héroïne des ballades germaniques qui disparaissait au premier mot qu'on se permettait de lui adresser.

Céleste ne répondit point & demeura interdite; pour la première fois peut-être, elle se trouvait prise sans vert.

Il était temps de danser, & tandis que les quadrilles s'organisaient, Marianne s'assit auprès de madame Melton en disant avec gaieté :

« A présent, ne sachant pas danser, je vais jouer le rôle de grand-mère. »

Céleste dansa beaucoup; elle avait besoin de s'étourdir; du coin de l'œil elle observait Marianne; celle-ci, tout en se résignant à faire tapisserie, examinait attentivement les danseuses & songeait qu'il lui serait facile de les imiter. Pour faire plaisir à madame Melton, la gentille enfant consentit enfin à danser un quadrille avec le jeune avocat.

Elle confondit un peu les figures, mais elle était si vive, si légère, si gracieuse, qu'on s'en aperçut à peine.

— Mademoiselle Éberard ressemble à un oiseau qui marche; elle me fait souvenir de ce vers du poète :

Même quand il se pose, on sent qu'il a des ailes!

s'écria un vieux monsieur qui prisait fort la légèreté, la souplesse, & toutes les grâces naturelles.

Pour le coup, Céleste perdit patience; elle trouva que la nuit était bien avancée déjà, & qu'il était temps de retourner aux Églantines. Madame de Bruny ne demandait pas mieux, elle se leva aussitôt & Marianne fut obligée de les suivre.

« Quel dommage! pensa la charmante enfant, sans perdre son doux sourire, quel dommage! je sais presque danser, & j'aurais pu figurer dans tous les quadrilles. »

Le lendemain, Céleste se promenait, accompagnée de sa femme de chambre, lorsqu'un orage soudain l'obligea à rentrer au logis. Elle allait atteindre le grand verger des Églantines, quand une pluie violente survint & ne lui permit pas d'aller plus loin. Le chalet de madame Éberard était à deux pas, Julie se hâta d'y courir, & Céleste, mal gré qu'elle en eût, dut aussi chercher un abri chez Marianne.

Elle pénétra dans un vestibule qui servait de véranda pendant les jours de chaleur; plusieurs portes vitrées ouvraient sur ce petit portique en arcades.

« Il paraît que l'on dîne de bonne heure dans cette maisonnette? dit Julie en s'approchant d'une des portes qu'un rideau de mousseline ne recouvrait qu'imparfaitement, madame Éberard & sa petite-fille sont à table.

— Ne les dérangeons pas, repartit Céleste à demi-voix; asseyons-nous, elles ne tarderont pas à venir nous rejoindre; c'est ici que madame Éberard a l'habitude de prendre le thé et le café. »

Marianne & son aïeule en étaient au dessert.

— Oh ! les belles pêches ! disait la jeune fille. A cette saison, c'est du fruit de grande primeur. Sophie, où donc avez-vous découvert ces fruits magnifiques ?

— Mademoiselle ne le devinerait jamais, répliqua Sophie en riant. Je les ai cueillis, hier au soir, sur les espaliers du jardin des Églantines, tandis que mademoiselle Daurel faisait sa toilette.

— Quoi ! tu as osé ?...

— Vraiment oui, mademoiselle, j'ai osé prendre, pour vous, les plus belles pêches des espaliers. Vous ne me gronderez pas, j'espère ?

— Non seulement, je ne te gronderai pas, mais encore je veux être ta complice, répliqua Marianne de sa voix douce. Passe-moi la corbeille, Sophie. Eh bien ! d'où vient-elle, cette superbe corbeille de filigrane ? Elle n'est point à nous.

— Sophie l'aurait-elle prise aussi aux Églantines ? demanda madame Eberard sur le ton de la plaisanterie.

— Précisément, madame, répondit la petite servante ; je ne savais que faire de mes pêches, & ce joli panier m'est tombé sous la main.

— Pour ceci, mon enfant, tu as eu tort de le prendre.

— Pourquoi donc, madame ? Il était nuit, & personne ne m'a vue ; on n'était occupé d'ailleurs que de mademoiselle Céleste, qui faisait bien de l'embarras.

— Mais, si madame Daurel allait accuser ses domestiques de lui avoir volé cet objet ?

— Madame, ne le craignez pas ; il y a tant de meubles & de vaisselle au château, qu'on ne s'apercevra point de la disparition de cette corbeille.

— C'est un vrai joujou, je suis contente de l'avoir ; merci, Sophie ; si bonne maman te gronde, moi je t'absous, s'écria étourdiment Marianne. — Ah ! ah ! grand'mère, ajouta-t-elle, vous mangez aussi du fruit défendu.

— Il a fort bon goût, » repartit madame Eberard en mettant une seconde pêche sur son assiette.

Céleste et sa femme de chambre ne perdaient pas un mot de cette conversation.

« C'est affreux, murmura la jeune fille ; sortons, Julie, je ne puis pas demeurer ici plus longtemps. Je serais fâchée de voir entrer Marianne, je tiens à n'avoir plus aucun rapport avec cette petite hypocrite. Et son aïeule, que l'on trouve si vénérable, & que les pauvres bénissent ! Quelle fourberie ! quelle perversité ! Mais d'où sortent donc ces malheureuses femmes ?

— Ce sont des aventurières, répliqua Julie, je l'avais deviné depuis longtemps ; il est facile de voir qu'elles se cachent. A présent, mademoiselle doit être convaincue que son magnifique éventail lui a été volé.

— Oh ! Julie, que dites-vous ? Je n'ose le croire.

— C'est pourtant clair comme le jour, mademoiselle.

— N'importe, gardez le silence sur ce que vous venez d'entendre ; pour moi, je raconterai tout à maman, et nous verrons ce qu'elle en pense. »

Lorsque Céleste rentra, madame Daurel était beaucoup plus souffrante que de coutume. La jeune fille oublia tout pour lui prodiguer ses soins. Elle passa la nuit à son chevet, & le lendemain, tandis qu'elle se désolait, qu'elle priait & pleurait, on lui annonça la visite de madame Melton. Celle-ci ne demeura qu'un instant, car la malade avait surtout besoin de repos et de solitude. Céleste reconduisit l'amie de sa mère jusqu'à sa voiture, & elles s'assirent un instant au bord du lac.

Afin de distraire cette pauvre jeune fille, madame Melton l'entretint de choses indifférentes, & par hasard, elle prononça le nom de Marianne.

« Mademoiselle Éberard, interrompit Céleste avec dédain. Ah ! madame, ne me parlez point de cette personne. Si vous la connaissiez ?... »

— Mais je la connais beaucoup, ma chère petite, & certainement, vous n'avez rien à lui reprocher.

— Pardon, madame, des choses affreuses, répliqua Céleste, qui raconta longuement l'incident survenu la veille.

Madame Melton l'écouta en silence, & lui dit ensuite :

« Ma chère enfant, vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ? Eh bien ! croyez-moi, lorsque je vous assure que Marianne mérite toute votre affection, toute votre estime.

— Quoi, madame, lorsque, de mes oreilles, j'ai entendu ?

— Vous avez entendu : mais vous n'avez point compris. On ne doit pas juger d'après les apparences, ma bonne Céleste. Oubliez tout cela, & n'en parlez à personne, je vous le demande instamment & vous me le promettez, n'est-ce pas ? Rappelez-vous ce conseil que vous donne le vénérable auteur de *l'Imitation* : « Il est sage de ne pas croire à toute parole, & de ne pas redire à l'instant aux autres ce qu'on a pu entendre et croire. »

— Il faut que madame Melton soit bien infatuée de cette petite Éberard, pour se refuser à l'évidence, » pensa Céleste.

VI

Madame Daurel fut gravement malade pendant quinze jours. Sa fille ne la quittait pas, & madame Melton venait la voir assidûment. La pauvre malade lui était bien reconnaissante de ses bons soins, & les liens d'amitié qui unissaient ces deux personnes devinrent plus forts & plus étroits.

Dès que la mère de Céleste fut enfin rétablie,

elle voulut aller faire une visite à cette amie dévouée qui lui avait tenu fidèle compagnie durant les mauvais jours.

« Nous lui devons bien cela, disait-elle, & encore que je sois très-faible, je veux paraître un instant à sa soirée mercredi prochain; cette surprise lui fera plaisir. » Céleste ne demandait pas mieux que d'aller danser chez madame Melton, & après tant de chagrins, d'angoisses & de larmes, il lui semblait doux de se retrouver au milieu d'une réunion brillante. »

Comme madame Daurel ne devait faire qu'une apparition fort courte dans le salon de son amie, elle arriva un peu tard. On dansait déjà; Marianne & Fernand figuraient dans le même quadrille, & madame Éberard était assise auprès de la maîtresse du logis.

Céleste, qui vit tout cela d'un seul coup d'œil, fut indignée.

« Quoi! dit-elle à une jeune fille, madame Melton reçoit encore cette petite Éberard? »

— Mais sans doute elle la reçoit, répliqua la jeune personne, étonnée d'une pareille question; on dit même que Marianne doit épouser monsieur Fernand, & que cette aimable jeune fille est seule ici à l'ignorer; car vous pensez bien, mademoiselle, qu'une enfant aussi timide, aussi naïve & aussi ingénue que Marianne ne viendrait plus chez madame Melton si elle apprenait que l'on fait courir un semblable bruit. »

Céleste pâlit & n'essaya plus de contenir sa colère. Ceci était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Emportée par un âpre désir de rendre à Marianne blessure pour blessure, elle raconta à toutes les jeunes filles présentes l'histoire de l'éventail & de la corbeille de filigrane. Extrêmes en tout, comme on l'est à cet âge, ces demoiselles partagèrent l'indignation de Céleste, & leurs médisances, ayant fait le tour du salon, parvinrent aux oreilles de la maîtresse du logis, avec une foule de détails & de commentaires inédits. Madame Melton écouta d'un air indigné cette jolie petite histoire, & courut auprès de Marianne pour la consoler & la défendre. La pauvre jeune fille était seule dans un coin, bien triste & bien étonnée.

« Que vous est-il donc arrivé, ma chère enfant? lui demanda affectueusement madame Melton. »

— Je ne sais pas, dit-elle. Ces demoiselles me fuient, elles chuchotent en me regardant, elles s'éloignent quand je m'approche, elles ne me répondent point lorsque je leur parle. Elles étaient

si bonnes tout à l'heure, puis tout à coup... Oh! mais, que leur ai-je fait? s'écria-t-elle en fondant en larmes. Il me semble que je rêve, ou qu'une méchante fée m'a touchée avec sa baguette...

— Ah! s'écria madame Melton, je la connais, cette fée, elle s'appelle Jalousie; mais elle ne vous nuira plus, soyez-en sûre; d'un seul mot, je vais rompre l'incantation. »

Elle prit Marianne par la main & la conduisit auprès de madame Daurel.

« Chère amie, lui dit-elle, vous m'avez fait une si bonne surprise que je veux vous rendre la pareille, & vous causer un grand plaisir; permettez-moi donc de vous présenter la fille du meilleur ami de votre famille, mademoiselle Anna Dutertre. »

Madame Daurel se leva toute saisie, & tendit les bras à Marianne, tandis que Céleste, pâle, confuse & désolée, semblait prête à s'enfuir, & disait en se tordant les mains :

« Anna Dutertre! la fille de notre bienfaiteur! Anna que j'aime tant sans l'avoir jamais vue! »

— Vous l'avez prouvé de reste, mademoiselle, » lui dit ironiquement Fernand Melton. Qui aime bien châtie bien. »

Mon histoire se termine ici. C'était effectivement Anna qui habitait la maisonnette rustique avec son aïeule, madame Éberard, & sa petite femme de chambre, l'ancienne gardeuse d'oies. Monsieur Dutertre n'avait pas eu le courage d'affliger son aimable fille en lui faisant quitter si précipitamment le pays qu'elle avait pris en affection dès le jour de son arrivée. Il lui avait permis de s'installer dans ce joli petit chalet qui faisait partie du domaine des Églantines, & l'on avait abandonné le château meublé à la femme du banquier. Monsieur Dutertre était retourné à Paris, auprès de son ami si affligé; mais il avait promis de revenir prochainement pour présenter sa chère Anna à madame et à mademoiselle Daurel. En attendant, il avait prié madame Melton, qu'il connaissait beaucoup, de vouloir bien veiller sur l'aimable enfant & sur la bonne aïeule.

On assure que Fernand Melton doit épouser prochainement la gentille Anna, & l'on croit que celle-ci choisira Céleste Daurel pour être sa demoiselle d'honneur. Mais la belle orgueilleuse, habituée à ne jouer que les premiers rôles, serait-elle bien satisfaite de cet arrangement? C'est au moins douteux.

MICHEL AUBRAY.



MA VOISINE

Ma voisine — que Dieu lui pardonne la croix
Que du matin au soir sa musique m'inflige;
Car elle ne sait pas ce qu'elle fait, je crois,
Je l'espère du moins — ma voisine m'oblige
(Est-ce donc bien possible?) à renier mon art
Que j'aime tant! Haydn, Gluck, Beethoven le sublime,
Mozart même, le doux, l'angélique Mozart,
Rossini, Meyerbeer (c'est sans doute un grand crime),
Mais je les ai maudits — c'est vrai — plus d'une fois!
Maîtres, considérez que le seul vrai coupable
C'est elle, ma voisine, & que sous ses dix doigts
Vous êtes si meurtris que l'on est incapable
De vous y vénérer & de vous y chérir!
Ces doigts, fourbus d'audace & pétris d'assurance,
Vous massacrent au point qu'ils vous feraient mourir,
Si vous étiez mortels! & c'est une souffrance
Horrible, quand on sent ainsi martyriser
Vos merveilleux accords, ô dieux de l'harmonie,
D'entendre cet affreux piano sans le briser!
Oh! du moins je voudrais que votre doux génie
Obtînt de sa pitié, sinon de son respect,
Qu'elle allât jusqu'au bout dans la métamorphose,
Qu'elle défigurât tout à fait votre aspect
Et sauvât du mépris auquel elle l'expose,
En ne le laissant pas soupçonner, votre nom!
Mais sous l'accoutrement, hélas! on vous devine :
Vous êtes mutilés; méconnaissables, non!
C'est trop ou c'est trop peu — votre muse divine
Fait percer quelquefois ses inspirations :
On voit bien que c'est vous, mais votre corps sans l'âme;
Et ce thème, suivi des variations,
C'est le mot sans l'esprit, le foyer sans la flamme;
Elle joue en mesure et juste — à la rigueur —
Mais qui donc lui dira que de savoir la note
Ce n'est rien; que votre œuvre est votre être; et qu'un
Y vit, y pense, y souffre, y sourit, y sanglote? |cœur

PAUL COLLIN.



CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

An! oui, ma chère Jeanne, quelle année! quelle année!... & pour qui, mon Dieu, n'a-t-elle pas été funeste?

Toi, d'abord, exilée de Paris depuis de longs mois, tu n'as pu encore te réinstaller chez toi. Nos pauvres amies, chassées de même de leur logis parisien, continuent à être éparses en France, à l'étranger, un peu partout!... Pour moi, j'ai failli ne plus avoir de toit pour abriter ma tête; car, tu le sais, la ville que nous habitons a été bombardée, & notre chère petite maison a reçu tant d'obus qu'elle en était, — sur un côté du moins, — percée à jour comme une véritable dentelle.

Puis, après le bombardement, l'occupation ennemie... Tu juges si j'ai eu des dégâts à déplorer & à réparer! J'en pleurais, ma Jeannette!... ma pauvre maison, mon gentil jardin, mes jolis meubles, acquis, un à un, au prix de tant de petites privations quotidiennes!...

Mon mari, qui est plus philosophe, — non, plus chrétien que moi! — m'a fait observer, presque gaiement, que mes larmes ne répareraient rien du tout, & que, puisque Dieu nous envoyait cette épreuve, nous devions l'accepter courageusement & nous ingénieur à tirer le meilleur parti possible de ce qu'il lui avait plu de nous laisser.

« Aide-toi, le ciel t'aidera », ajouta-t-il; & ne sommes-nous pas bien heureux encore, au milieu de notre infortune, d'être sains & saufs, & de n'avoir à pleurer aucun de ceux qui nous sont chers, alors que tant de familles sont dans la tristesse & dans le deuil! »

Il avait raison, complètement raison, le cher consolateur! & je le compris si bien, qu'au lieu de continuer à me lamenter, je me hâtai d'essuyer mes yeux & de lui sourire en remerciant Dieu, tout bas, de la part qu'il nous avait faite parmi tant d'inconsolables douleurs.

Puis, le bras appuyé sur le bras de mon bon mari, demi-résignée, demi-désolée en dépit de mes efforts pour être aussi stoïque que lui, je recommençai, pour la dixième fois peut-être, l'inventaire de nos désastres.

Là, c'était ce terrible mur percé, comme si l'on eût voulu, à plaisir, le transformer en écuire...

« Bast! avec quelques briques nous réparerons ce grand malheur, disait mon cher guide. Par là-dessus, un badigeon que je donnerai moi-même afin de dépenser moins d'argent; une belle vigne vierge qui, en grim pant, cachera les raccords, & tout sera dit. »

Plus loin, c'était un volet brisé, un panneau de porte éventré à coups de crosses de fusil.

« Je suis un peu menuisier, faisait de même mon mari, je m'amuserai à raccommo der cela; j'ai justement des clous & des planches qui conviendront merveilleusement pour cette besogne. Quant à la peinture, je m'en charge; c'est si facile & si peu coûteux lorsqu'il n'y a pas de main-d'œuvre à payer! »

L'intérieur du logis ne valait guère mieux que l'extérieur; des papiers déchirés, des parquets affreusement salis, des boiseries qui n'avaient plus de couleur, des marbres dépolis, des meubles ternis, des porcelaines & des cristaux fêlés, plus d'argenterie, — heureusement ce n'était que du ruolz! — plus de couvertures! des douzaines de serviettes éparpillées, des draps perdus, une foule d'objets à l'usage de mon mari disparus!... & un gâchis, un taudis, un désordre!...

Je faisais bonne contenance, mais, en dépit de ma résolution d'accepter courageusement nos revers, mon cœur de ménagère était bien contristé. C'est qu'on l'aime tant, ce petit chez soi qu'on tâche d'embellir tous les jours de sa vie, & où chaque objet provoque un souvenir ou rappelle une chère habitude!

Et puis, ce ne serait rien encore de trouver toutes choses plus ou moins détériorées, si l'on pouvait les remplacer par d'autres... mais dans une position modeste comme la nôtre, on ne remplace pas ce qui manque: on répare, on raccommode le mieux que l'on peut, & l'on se passe de ce que l'on n'a plus!

Je dois t'avouer cependant, chère Jeanne, que je n'ai pas été trop maltraitée sous ce rapport. Sauf

quelques objets complètement perdus, tous les dégâts qui m'avaient d'abord consternée étaient réparables, & réparables sans trop grands frais, grâce à l'adresse & à l'activité de mon bon mari, qui est vraiment un *Robin de tous métiers*, comme on dit dans notre petite ville. Mon Dieu! que l'on est heureux d'être aussi habile à tout & de savoir manier la lime, le pinceau, la scie & le rabot, comme si l'on avait appris dès son jeune âge à s'en servir!... Les hommes sont vraiment plus adroits & plus intelligents que nous; moi, par exemple, quand j'essaie seulement d'attacher un clou à la muraille, je ne manque jamais de me donner des coups de marteau sur les doigts... C'est pourtant une chose bien simple!...

Ne crois pas, malgré cette confession de ma maladresse, que j'aie été tout à fait une cinquième roue à un carrosse dans les réparations de notre chère demeure.

Non, mademoiselle, non! j'ai secondé mon seigneur époux dans la mesure de mes petits moyens; &, pour bien vous en convaincre, je vais même vous envoyer certaines recettes de procédés employés par nous pour remettre notre infortuné logis en état. — Qui sait si, à ton retour d'exil, tu n'auras pas, toi aussi, hélas! l'ennui de t'en servir? Tu t'imagines bien, chérie, que je suis loin de te le souhaiter!..

Voici d'abord trois recettes d'encaustique qui nous ont semblé parfaites, & que nous avons puisées dans un excellent livre : le *Livre des Ménages*, de Bélèze, publié par la maison Hachette.

Encaustique pour le nettoyage des meubles.

On fait fondre sur un feu très-doux une quantité quelconque de cire jaune, à laquelle on ajoute, tandis qu'elle est liquide, une égale quantité, en poids, d'essence de térébenthine. Quand le mélange des deux substances, qu'on agite constamment avec une spatule, est parfait, on laisse refroidir l'encaustique & on la met dans un flacon exactement bouché. Sans cette précaution l'essence ne tarde pas à s'évaporer, & l'encaustique est tellement épaisse qu'il est difficile de s'en servir. Cette simple préparation, sans addition d'aucune matière colorante, est la meilleure qu'on puisse employer pour rendre aux meubles d'acajou & de noyer surtout, l'éclat & le poli qu'ils ont perdu. Il suffit d'en étendre une très-petite quantité à la fois sur un morceau d'étoffe de laine, avec lequel on frotte vivement & assez longtemps la surface des meubles, qui auront été préalablement débarrassés de la poussière à l'aide d'une brosse.

Encaustique pour les marbres.

L'encaustique précédente, faite avec de la cire blanche, au lieu de cire jaune, s'applique de même sur le marbre, par le frottement d'une étoffe de laine.

Toutefois on obtient un effet plus complet & plus durable en faisant usage de l'espèce de tripoli connu sous le nom de *tripoli d'Angleterre* ou de *terre pourrie*. Le mélange de cette terre avec une petite quantité d'huile d'olives donne une pâte consistante avec laquelle on frotte le marbre jusqu'à ce qu'il ait acquis le poli le plus parfait.

Encaustique pour les parquets.

On dissout cent cinquante grammes de bonne potasse dans un litre d'eau. On fait fondre, sur un feu doux, dans cette solution, de la cire jaune coupée en petits morceaux, dans la proportion de six cents grammes de cire pour chaque litre de liquide. L'encaustique, étant refroidie, est souvent trop consistante pour être facilement employée; on y ajoute, dans ce cas, autant d'eau qu'il est nécessaire pour qu'on puisse l'étendre à l'aide d'un gros pinceau sur le parquet, en couche très-mince, & le plus également possible. Cette encaustique, récemment appliquée sur le parquet, ne doit pas être immédiatement frottée à la brosse; elle devient très-brillante, frottée avec un tampon de chiffons de laine, adapté au bout d'un manche à balai. Ce n'est que quand son premier lustre est passé qu'il est temps d'appliquer au parquet, ainsi mis à l'encaustique, le frottage ordinaire, après l'avoir sillonné en tous sens de lignes irrégulièrement tracées, avec un morceau de cire jaune.

Toutefois, Florence, cette encaustique n'a pas suffi pour certains de nos parquets. Ils avaient été si abîmés qu'il fallut les recouvrir de la couleur jaune suivante :

Couleur jaune pour parquet.

Dose pour mettre en couleur environ quatre mètres carrés :

Disposez d'abord de l'eau de lessive en faisant bouillir des cendres crues dans quatre litres d'eau que vous réduisez à la moitié; puis tirez au clair & mettez dissoudre près du feu, savoir : 1^o Du sel de tartre pour trente-cinq à quarante centimes; 2^o de l'ocre pour soixante centimes; 3^o cent vingt-cinq grammes de cire jaune découpée par petits morceaux. Quand tout est dissous & amalgamé, — on peut en faire usage avec une brosse ou un pinceau, — l'employer à chaud pour qu'elle pénètre mieux dans le bois. Quelques heures après qu'elle a été posée & quand elle est bien sèche, on frotte par-dessus avec une brosse un peu rude, & ensuite avec du drap pour en faire ressortir le brillant.

J'oubliais de te dire qu'avant d'appliquer & cette couleur jaune & l'encaustique précédente, nous avons, de notre mieux, enlevé les taches dont ces malheureux parquets avaient été criblés.

Pour les taches d'huile, c'est la *terre glaise* ou de *potier*, imbibée de vinaigre, que nous avons

employée. Cette terre étendue sur les taches, on la laisse séjourner durant quelques heures. Puis on lave la place jusqu'à ce que les taches aient entièrement disparu.

Pour l'encre, mélanger trente & un grammes d'acide sulfurique concentré (huile de vitriol) avec deux cent quarante-huit grammes d'eau de pluie; on agite ce mélange avec précaution. En frotter ensuite les taches, qui s'enlèvent parfaitement.

Veux-tu maintenant savoir de quelle façon économique mon industrieux compagnon s'y prit pour repeindre, lui-même, certaines parties de nos murs restaurés, en évitant cet inconvénient si commun, si l'on n'emploie pas la peinture à la colle, de voir les vêtements qui frottent ces murailles se couvrir de blanc ou de jaune, lorsqu'on passe auprès? Voici le facile procédé qu'il employa :

Délayer des boules blanches si la peinture est blanche, ou de l'ocre jaune si la peinture est jaune, dans une forte eau de son, & badigeonner ensuite comme à l'ordinaire. On lui avait donné ce qu'il fallait de boules jaunes ou blanches, chez le marchand de couleurs, d'après la surface qu'il avait déclaré vouloir recouvrir.

C'est mon mari aussi qui lessiva & repeignit à l'huile celles de nos portes & de nos boiseries qui étaient endommagées. A ce propos, Jeannette, sais-tu que, pour éviter les affreuses migraines que cause cette désagréable odeur de peinture fraîche, il suffit de placer dans l'appartement nouvellement peint deux ou trois baquets d'eau dans lesquels on verse trente grammes d'acide vitriolique, & de renouveler chaque matin, pendant trois jours, cette eau, qui doit absorber entièrement les émanations de la peinture?

Comme il faut rendre à César ce qui est à César, je me garderai bien d'oublier de te dire que nous avons puisé ces dernières recettes dans le *Trésor des Ménages*, de l'abbé Petitpoisson (1), bon ouvrage, tout plein de procédés peu connus & publié par monsieur Ch. Douniol, éditeur, 29, rue de Tournon, à Paris.

La moralité de tout ceci, ma pauvre chère, c'est que si la Providence, dans ses mystérieux desseins, permet le mal ici-bas, elle place presque toujours le remède à côté, afin que, par notre travail intelligent, nous le découvrons & l'appliquions.

Mais, bonsoir, car je ne suis pas du tout amusante, n'est-ce pas, mignonne? hélas! comment l'être par le temps qui court!

Ta dévouée,

FLORENCE.

(1) Prix : 3 fr. 50, et non 2 francs, comme nous l'avions indiqué par erreur.

MODES

Au milieu de toutes les toilettes sombres que les nombreux deuils nous ont fait adopter, la saison nous oblige à prendre les étoffes légères; mais pour cette année les nuances voyantes seront certainement exclues de nos toilettes; les étoffes grises, écruées, le piqué ou la mousseline blanche, la grenadine grise ou mauve offrent un choix assez grand pour de fort jolis costumes.

Le piqué blanc, gris ou écru, & la toile mexicaine sont on ne peut plus commodes comme toilettes d'intérieur & de campagne, ornés en velours ou galon, soit noir, soit blanc; pour l'écru jaunâtre; l'ornement se fait en brun. Des biais, ruches ou volants festonnés, en cordonnnet ou en laine, sont aussi très-élégants. J'ai vu, comme demi-toilette, une robe en piqué blanc avec trois larges biais retenus par un velours bleu; la tunique, formant pardessus demi-ajusté, est garnie du même biais, un peu plus petit, fermée devant par des boutons en velours, & retenue à la taille par une ceinture en large velours bleu, avec nœud postillon. Ce même costume peut se faire en toile grise ou écruée, remplaçant les biais par des plissés, maintenus par un galon ou velours noir, bordé de chaque côté d'un rouleauté en étoffe pareille à la robe ou en mousseline, avec ornement en mousseline, & ceinture en crêpe de Chine.

Le costume complet est toujours de rigueur. Pour les grandes chaleurs, le vêtement noir, même en soie, devra, après avoir servi pendant la demi-saison, être mis de côté jusqu'aux premiers jours d'automne; mais pour les personnes âgées, il est préférable en toute saison. Si l'on ne veut pas se passer de pardessus, il faudra le faire en étoffe pareille à la robe; s'il est à manche, la manche devra être large.

La grenadine & le foulard font des toilettes plus habillées. Tu sais combien il est facile de varier les ornements sans le secours de rubans, de velours, de passementerie, etc.; l'étoffe elle-même se prête à toutes les dispositions, ruches plissées ou à la vieille, volants plissés, bouillonnés, biais, rouleautés. Avec un aunage un peu plus fort pour le costume, on peut faire de charmantes garnitures, peu coûteuses surtout lorsqu'on les fait soi-même. La jeune fille ou la jeune femme qui ne se croirait pas assez *habile* pour faire elle-même son costume ne réalisera-t-elle pas une véritable économie en prenant chez elle une ouvrière qui lui fera le corsage, tandis qu'elle préparera les garnitures & fera sa jupe? J'ai dit qui ne se croirait pas assez *habile*, mais n'y a-t-il pas souvent un peu de paresse sous le couvert de cette humilité?

La chemisette n'est pas supprimée, mais on y

ajoute un petit corsage ou corselet, ou bien des bretelles avec la ceinture. Le corsage très-décolleté en carré, avec épaulette, est la forme préférable avec la chemisette en mousseline ou nansouk; mais il faut que la robe soit de nuance claire. Quant à la chemisette en foulard ou en percale d'Alsace, elle ne peut servir que pour costume de chez soi; elle est très-commode pour achever une jupe ou pour remplacer un corsage en étoffe de laine pendant les grandes chaleurs.

Tu peux indifféremment faire ta robe en foulard à bouquets Pompadour, à deux jupes ou avec une seule jupe. Dans ce dernier cas, tu poseras un haut volant, ou cinq à sept petits volants; tu feras le corsage décolleté ou montant avec basque et ceinture postillon; manche à trois plis avec nœuds retenant les plis; le petit paletot, ajusté ou flottant devant, fixé seulement à la taille à l'envers; manche large. Si tu fais ta robe à double jupe, tu orneras le jupon de trois ruches; la tunique tenant au corsage, fait à volonté montant ou décolleté, sera relevée sur les côtés & ornée de ruches plus petites que celles de la jupe. Si le corsage est à basque ou simplement montant avec ceinture postillon, tu pourras te passer du paletot, mais s'il est décolleté, le pardessus est indispensable. La toilette décolletée avec chemisette ne convient qu'aux fillettes de treize à quinze ans.

Le chapeau habillé doit toujours être assorti à la toilette; le chapeau ordinaire, que l'on veut porter avec plusieurs costumes, est en dentelle noire ou en paille avec rubans noirs & fleurs des champs, roses, marguerites, etc.

Quant aux toilettes des petites filles, elles suivent toujours à peu près les nôtres; il faut cependant, par la forme du corsage & un jupon plus simple, leur donner un aspect plus jeune; aussi je préfère de beaucoup pour elles le corsage décolleté,

sans manche, avec lequel on peut mettre la chemisette blanche ou de couleur.

Les costumes de petit garçon se font sur les modèles que je t'ai indiqués dans les derniers numéros, mais en coutil blanc ou écru.

VISITE DANS LES MAGASINS

FOULARDS DE LA COMPAGNIE DES INDES rue de Grenelle-Saint-Germain, 42.

Je n'ai pu donner le mois dernier un détail assez complet de la magnifique collection de foulards qui remplit les rayons de ces magasins, & qui attire les Parisiennes les plus élégantes pour y faire leur choix. Les costumes complets en foulard pareil sont charmants, mais on peut encore faire de très-jolies combinaisons, avec deux genres de rayures de nuances assorties; la rayure un peu plus large pour le jupon & les garnitures; le jupon & la chemisette en foulard rayé noir sur gris, noir sur vert, vert, bleu ou violet sur blanc; la seconde jupe relevée, en foulard avec semé de nuances assorties; on ajoute si l'on veut, le petit paletot ou le pardessus pareil à la seconde jupe. On fait aussi le jupon en foulard uni, orné dans le bas de plusieurs volants taillés en biais en foulard rayé; le jupon sera de la nuance de la rayure, à moins que vous ne choisissiez la rayure noire sur vert, violet, havane ou bleu; alors le jupon serait de la nuance du fond; la seconde jupe & le corsage pareils aux volants du jupon; on peut remplacer le foulard rayé par un semé de même nuance que le jupon. Pour toilettes de demi-deuil, on peut choisir les foulards blancs ou unis, avec rayure ou semés noirs ou violets, ou violet sur noir.

EXPLICATION DES PLANCHES

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en sultane ornée de ruches plissées en étoffe pareille; corsage à basque ouverte avec petit effilé surmonté de la même ruche, plus petite; le devant est ouvert sur une chemisette en batiste, à petits plis, garnie de Valenciennes; manche deni-large à plis. — Mantelet pareil à la robe, retenu à la taille par une ceinture fixée à l'envers; les ruches sont posées de manière à simuler une double pèlerine ouverte. — Chapeau en paille anglaise; torsade en velours, nœud à pans frangés, branche d'azalées.

Deuxième toilette. — Robe en taffetas, avec haut volant en biais, maintenu par une passementerie. — Tunique garnie d'une dentelle surmontée de la même passementerie. — Basquine à manche Louis XV, ornée de même; ceinture postillon. Chapeau en paille belge orné d'un large nœud en taffetas et d'une touffe de fleurs des champs; dessous, ruche en taffetas.

Toilette de petite fille. — Robe en piqué anglais ornée de petits volants noirs ou de couleur. Tunique ouverte devant, relevée sur les côtés. — Corsage à basque courte dans le dos, à pan étoile devant, l'ornement remontant sur le corsage, de manière à simuler le gilet.

Manches à plis. — Chapeau en faye avec bords relevés, draperie en velours avec nœud à pans, touffe de roses de mai. — Bottines en chevreau.

TROISIÈME CAHIER

Coin de cravate — R. C. enlacés — M. R. — M. D. — A. N. — Entre-deux — S. G. — Eléonore — Entre-deux pour jupon — Voile de fauteuil — Dessous de jardinière — Porte-allumettes — Robe d'enfant — Antonie — Mouchoir — Chaouon pour baby — Dentelle au crochet — Petite dentelle au crochet — Tapisserie par signes, quart de coussin — F. M. — Garniture —

J. S. enlacés — Anna — O. V. — Félicie — E. D. — Clotilde — L. C. enlacés — Entre-deux — Garniture

PLANCHE III

GRANDE PLANCHE DE PATRONS

PREMIER COTÉ.

Pardessus de la deuxième toilette } grav. n° 3790, jointe
Mantelet de la première toilette } à ce numéro.

DEUXIÈME COTÉ.

Costume de petite fille de neuf à onze ans de la même gravure.

LOGOGRIPE

Parfait et ravissant poète,
Pur, dans un siècle épicurien,
D'un divin oracle interprète
Du Christ je fus précurseur et prophète,
Mon génie est presque chrétien.

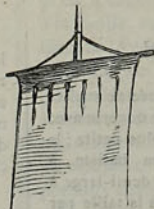
— Otez mon cœur : en son absence,
Au jeûne je suis attaché,
Je me voue à la pénitence
Et j'impose au moins l'abstinence,
Dette et remède du péché.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI : Mieux vaut en paix un œuf qu'en guerre en bœuf.

RÉBUS



2





3799

Modas de Paris
Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Reunis

Paris, Boulevard des Italiens, 1.
 Ayuntamiento de Madrid

